

LES ÉTUDES DU CRIF

NUMÉRO 3



→ OPÉRATION 1005

DES TECHNIQUES ET DES HOMMES
AU SERVICE DE L'EFFACEMENT
DES TRACES DE LA SHOAH

par LE PÈRE PATRICK DESBOIS
et LEVANA FRENK

Crif

Dans la même collection :

*Pierre-André Taguieff,
"Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie et mythe du complot"
Numéro 1, Juillet 2003, 36 pages.*

*Marc Knobel,
"La capjpo. Une association pro-palestinienne très engagée ?"
Numéro 2, Septembre 2003, 36 pages.*



OPÉRATION 1005

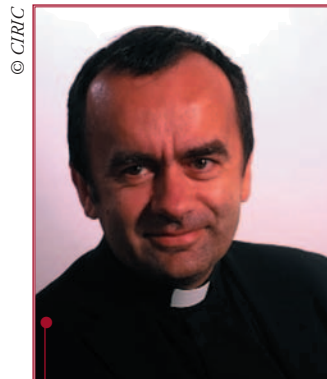
**DES TECHNIQUES ET
DES HOMMES AU SERVICE
DE L'EFFACEMENT
DES TRACES DE LA SHOAH**

PAR

Le Père Patrick Desbois et Levana Frenk

Crif

→ **OPÉRATION 1005**



© CIRIC

Père Patrick DESBOIS

Né à Chalon sur Saône, le Père Patrick Desbois fut éduqué par son grand-père, revenu du camp de Rawa Ruska. Dès sa jeunesse, il comprend l'horreur de la Shoah notamment à l'Est, en Pologne et en Ukraine.

Titulaire d'une maîtrise de mathématiques, il enseigne au Burkina-Faso durant trois ans. Il entre ensuite au séminaire puis devient prêtre en 1986. Après avoir suivi des études de théologie, il obtient un DEA d'histoire.

À Lyon, il devient secrétaire du Cardinal Albert Decourtray pour les relations avec les Juifs, après avoir été formé par le Docteur Charles Favre, psychiatre spécialisé dans la pathologie des foules et la lutte contre l'antisémitisme, conseiller des cardinaux de Lyon pour les relations avec la communauté juive.

Puis, Patrick Desbois est nommé par le Cardinal Louis-Marie Billé, secrétaire du Comité Episcopal des Evêques de France pour les relations avec le judaïsme. Il est donc engagé depuis de nombreuses années dans la formation d'adultes à la connaissance de l'histoire de la Shoah. En lien avec les communautés juives tant en France qu'aux Etats-Unis, connaissant bien Israël, il organise fréquemment des sessions de connaissance du judaïsme en France, à New York mais aussi en Israël. Il a récemment été nommé consultant au Saint Siège pour les relations avec les Juifs.

Levana FRENK



Née en France et installée en Israël depuis 1968, elle a vécu quinze ans au kibboutz Revadim. Levana Frank a fait des études d'histoire à l'Université de Tel-Aviv et de Los Angeles.

Elle termine actuellement une thèse de doctorat sur "les représentations de la Shoah dans le cinéma français et israélien", à l'Université de Tel-Aviv. De

1982 à 1992, elle enseigne à l'Institut "Massuah", spécialisé dans l'enseignement de la Shoah, pour les étudiants et le corps enseignant. Elle est responsable des séminaires, de la formation des enseignants et est directrice pédagogique de l'Institut. Depuis 1992, elle continue à enseigner l'histoire de la Shoah, dans les séminaires de Yad Vashem et de Beit Lobamei Hagetaot, et dans le cadre de voyages en Pologne.

Elle fait également des recherches historiques pour des films et des expositions traitant de la Shoah et enseigne en 2003-2004, un cours sur «Histoire et Cinéma» à l'Université ouverte, en Israël.

**"L'Opération 1005" :
Des techniques et
des hommes au service
de l'effacement
des traces de la Shoah...**

Ce texte est difficile à lire, éprouvant même. Patrick Desbois et Levana Frenk rappellent dans l'étude historique que nous vous présentons, non seulement ce que fut l'horreur absolue des crimes qui ont été perpétrés par les nazis, mais ils cherchent à comprendre également comment les bourreaux s'employèrent à détruire systématiquement et méthodiquement les preuves de leurs crimes.

Depuis quelques années, une petite clique que l'historien Pierre Vidal-Naquet a qualifiée d' "assassins de la mémoire", s'évertue obsessionnellement à nier la Shoah, par pur antisémitisme. Le négationnisme s'enracine dans le nazisme en niant le crime et en voulant le réhabiliter. Mais qu'est-ce que les négationnistes français, italiens ou allemands ont inventé en réalité ?

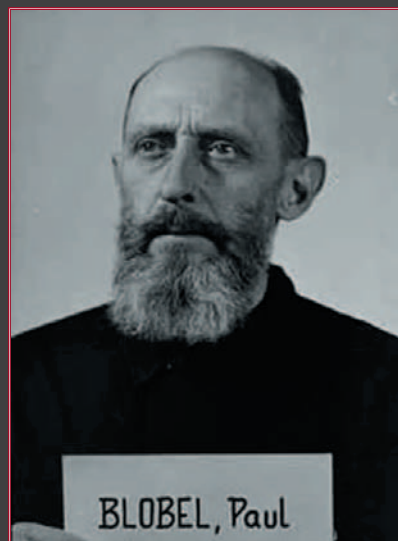
Il faut alors rappeler que les nazis utilisèrent des discours codés. Ils camouflèrent les lieux des crimes et cette négation prit également une forme particulière avec une opération qui fut menée par eux, "l'opération 1005". Il s'agissait d'éliminer toutes les traces des millions de femmes, enfants et hommes qui furent assassinés en Europe.

Ce texte est donc éprouvant, mais il faut lire cette mise en perspective historique. Comme il faut sans cesse comprendre les mécanismes de la barbarie et rappeler ce que quelquefois, et avec le temps qui passe, l'on a trop tendance à oublier.

En cette période troublée, il n'est pas vain de proclamer "Souviens-toi".

Marc Knobel

→ OPÉRATION 1005



*Paul Blobel,
lors de son procès à Nuremberg*

**Paul Blobel et l'Opération 1005,
un crime sans peine**

Le 10 avril 1948, le tribunal militaire de Nuremberg mis en place par les Alliés rendait son jugement, dans le cas du procès no.9, contre les chefs des unités mobiles de tuerie, les Einsatzgruppen (1).

Des 23 inculpés, sept subirent la peine de mort dont trois par pendaison dans la prison de Landsberg, le 7 juin 1951.

Parmi eux, se trouvait Paul Blobel, chef du sous commando 4a de l'Einsatzgruppe C, déployé en Ukraine.

Il siégeait au banc des accusés et fut pendu pour sa responsabilité dans les meurtres de prisonniers de guerre et politiques, de malades mentaux, associaux, Tziganes et essentiellement de Juifs, perpétrés sous ses ordres à la suite de l'invasion de L'Union Soviétique, de juin 1941 à début 1942.

L'acte d'accusation portait en particulier sur sa responsabilité dans le massacre perpétré à Babi Yar, près de Kiev, en septembre 1941.

Blobel n'avait cependant pas été inculpé pour son rôle dans l'élimination des traces des crimes nazis, en tant que responsable de l'opération menée sous sa supervision par le "Sonderkommando 1005", à laquelle est consacrée cette étude.

Ce nom de code, destiné à camoufler la nature du projet, a été dévoilé par Rudolf Höss, le premier commandant d'Auschwitz-Birkenau et de ses camps annexes, dans ses mémoires, écrites durant son incarcération en Pologne, alors qu'il était en instance de jugement, au cours de l'année 1946 (2).

Confirmé par les témoins, ce nom a été repris par les historiens pour désigner l'effacement des traces qui n'eut droit qu'à une attention limitée au cours des procès de Nuremberg.

> 1. Voir *Trials of War Criminals before the Nuremberg Military Tribunals under Control Council Law No. 10, The Einsatzgruppen Case* (9), Vol. IV, Nuremberg, October 1946-April 1949. Quatre unités mobiles de tuerie (dénommées: A, B, C, D) et leurs sous commandos spéciaux furent déployés sur le front de l'Est dès le début de l'invasion de l'Union Soviétique, en 1941. Chacune était affiliée à un corps d'armée et chargée des services de sécurité, auprès des populations civiles. Elles mirent à exécution les premières mesures de mise à mort systématique des commissaires politiques soviétiques, des partisans et des Juifs (hommes, femmes, enfants et personnes âgées) dans ces territoires. Voir à ce sujet: Raoul Hilberg, "Les opérations mobiles de tuerie", in *La Destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, Paris, 1988, pp. 236-337 et *The Einsatzgruppen Reports*, Holocaust Library, New York, 1989.

> 2. "Mémoires de Rudolf Höss", in *Auschwitz vu par les S.S.*, Editions du Musée d'Etat d'Oswiecim, Cracovie, 1974, p. p. 122.

→ **OPÉRATION 1005**

**L'avocat
de Paul Blobel**

L'avocat de Blobel, le docteur Heim, stipulait que son client ne pouvait être inculpé pour des activités du commando, advenues ultérieurement aux dates concernées par l'acte d'accusation qui, dans le cas des Einsatzgruppen, s'arrêtaient en juillet 1943. L'opération défilait également le droit occidental lui-même car il aurait fallu développer une législation spéciale en la matière, au-delà de celle concernant "le crime contre l'humanité". Or, comme l'avait soutenu l'avocat d'un autre accusé, cité par l'historien Raoul Hilberg : "le cadavre n'a de droits d'aucune sorte, mais personne n'a de droits sur les cadavres non plus. Le corps, en quelque sorte, et du point de vue légal, flotte entre ciel et terre" (3).

En faisant l'impasse sur le sujet au cours des procès de Nuremberg et de Blobel en particulier, les Alliés avaient manqué une occasion historique de questionner l'un des personnages clé de toute l'opération, au coeur des secrets des crimes nazis.

La reconstitution de son parcours peut en partie contribuer à éclairer la dernière étape du processus d'annihilation, l'effacement des traces, et certains de ses effets plus tardifs.

Comme l'écrit Filip Müller à propos de fosses d'incinération ouvertes à Birkenau au moment de la déportation des Juifs de Hongrie: "l'enfer de Dante ressemblait plutôt à un jardin de plaisir", comparé à ce qui s'y passait (4).

L'opération d'effacement des traces et d'élimination des corps eut des implications directes sur l'élaboration du négationnisme, d'une part, et les phénomènes de mémoire de l'autre. Éliminer les traces, c'était dénier aux victimes le droit à la sépulture et les vouer à l'oubli. Sans tombes sur lesquelles se recueillir, le travail de deuil devenait impossible.

Par contre, Le négationnisme était déjà mis en oeuvre dans le processus de "Vernichtung", de réduction à néant et d'annihilation de toutes traces des morts, sans précédent dans l'histoire des génocides.

> 3. Cité in Raoul Hilberg,
La Destruction..., op. cit., p. 927.

> 4. Filip Müller, *Auschwitz Inferno. The Testimony of a Sonderkommando*,
Routledge & Kegan Paul, London
and Henley, 1979, p. 133.

La postérité ne pourrait jamais vérifier le nombre exact des victimes. Comme en témoigna Rudolf Höss qui reçut l'ordre de procéder à l'effacement des traces des crimes sur le site de Birkenau à la fin de l'été 1942: *"il fallait faire disparaître les cadavres de telle façon qu'on ne puisse jamais par la suite en tirer des conclusions concernant le nombre des incinérés"* (5). **Höss ajouta encore que Blobel était le seul à détenir la comptabilité exacte des fosses communes dispersées sur les territoires occupés de l'Est, prouvant l'étendue des crimes nazis.**

"Le Standartenführer Blobel connaissait assez exactement le nombre des charniers dans l'Est, mais il était obligé de garder le secret le plus strict" (6). L'élimination des traces faisait partie du processus de destruction des Juifs d'Europe mais aussi, constituait la matrice du négationnisme.

Cette étude, plutôt répulsive, c'est le moins qu'on puisse dire, nous éclaire sur l'obstination des bourreaux à éradiquer de la surface de la terre non seulement la vie des victimes mais jusqu'à leur souvenir. Dans les centres de mise à mort, les nazis inventaient le processus d'assassinat industriel. Pour faire disparaître les corps, ils mirent en place la production industrielle du néant. Après un stade d'expérimentation et de développement, ils instaurèrent des stages de formation du personnel, développèrent l'organisation du système sur le principe de la division des tâches et le travail à la chaîne, dans le but de maximaliser le rendement et de rentabiliser la réduction à néant.

Avant d'aborder le sujet lui-même, il faudrait porter son attention sur l'homme qui en fut le maître d'oeuvre et en élabora les détails, car à lui seul, il devait tout inventer. L'étude de ce dernier stade du processus de destruction recèle un intérêt particulier parce qu'il concerne la mission d'un seul homme, investi d'un mandat spécial, cautionné d'une autorité supérieure. Vue l'étendue de son activité, on peut en déduire qu'il suffisait parfois, de quelques-uns de ces *"agents zélés"*, selon la formule de Raoul Hilberg (7), placés à des postes-clés et investis des pleins pouvoirs, avec l'autorité de prélever les forces de police nécessaires, jouissant de l'appui logistique de l'armée et disposant d'une force de travail corvéable à merci et renouvelable à volonté, pour réaliser un projet d'envergure.

> 5. *"Mémoires de Rudolf Höss"*, op. cit. p. 121. Les traces des fosses à faire disparaître à la fin de l'été 1942 auxquelles se réfère Höss, concernaient celles situées à proximité des Bunkers I et II où avaient été enterrées les victimes de la première phase de mise à mort à Birkenau, avant la construction des fours crematoires et chambres à gaz (I et II; III et IV). Elles n'ont d'ailleurs pas toutes été vidées et certaines existent encore jusqu'à ce jour.

> 6. *Ibid*, p. 122.

> 7. Raoul Hilberg, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive 1933-1945*, NRF essais, Gallimard, Paris, 1994, pp. 69-83.

→ **OPÉRATION 1005**

Selon Hilberg, l'entreprise d'annihilation des Juifs fut menée à bien par les services publics, l'armée et le parti. Toutes les structures bureaucratiques de l'Etat qui réglaient la vie organisée de l'Allemagne furent conduites à y participer et aucun service particulier ne fut créé pour traiter des "affaires juives". Le dédoublement de l'appareil bureaucratique de l'Etat constitua l'infrastructure et le support administratif qui permirent la mise en application des différentes mesures d'exclusion, d'expropriation et d'expulsion.

Mais la mise à mort des victimes elles-mêmes fut prise en charge par des hommes et des formations spécifiquement créées à cette fin. Les différentes missions de Paul Blobel recoupaient les trois structures de pouvoir créées pour l'application des ordres criminels de l'Etat nazi, comme bras armé idéologique du national-socialisme.

Ces trois agences comprenaient: les services de la Chancellerie du Reich, chargés de l'entreprise de mise à mort des malades mentaux. Un contingent d'une centaine de son personnel sera transféré à l'Est pour établir et gérer les centres de mise à mort de l'"*Aktion Reinhardt*" (8), filière hiérarchique qui remontait à Hitler lui-même ; les services du S.D. (Sicherheitsdienst (9)) dirigés par Reinhardt Heydrich dans les rangs duquel seront recrutés les commandants des unités mobiles de tuerie; en dernier lieu, la direction des camps de concentration, sous l'autorité de Eicke.

Ces trois agences, soumises à l'autorité directe d'Himmler, réunissaient les professionnels du crime de l'Etat S.S., ceux dont le métier et l'ordinaire était la mise à mort.

Quelques hommes, tous chargés d'une mission spéciale et des pleins pouvoirs dans leur sphère de responsabilités, se distinguèrent dans leurs tâches : Rudolf Höss, commandant du complexe d'Auschwitz-Birkenau et de ses camps annexes, Odilo Globocnik responsable de l'"*Aktion Reinhardt*", Christian Wirth chargé de l'installation des camps de la mort en

> 8. Il était question de l'opération de mise à mort des Juifs du Gouvernement général (Pologne), dénommée en souvenir de Reinhardt Heydrich, assassiné à Prague par des partisans tchèques, en 1942. Odilo Globocnik dont le siège se tenait à Lublin, la dirigeait. L'organisation des rafles et des déportations, la gestion des camps de la mort de Maidanek, Belzec, Treblinka et Sobibor et de travaux forcés de la région, ainsi que l'opération de récupération des biens juifs étaient sous sa direction.

> 9. Les services de sécurité et de renseignements de la S.S., sont liés à la Police de Sécurité, Sicherheitspolizei, et plus tard intégrés à l'Office Central de la Sécurité du Reich, le RSHA.

dépendant, Hermann Höfle, responsable de l'organisation des rafles dans le Gouvernement général, investi des pleins pouvoirs pour mener à bien les déportations, dont celle des Juifs de Varsovie vers Treblinka, Eichmann, responsable de la "question juive" pour toute l'Europe Occidentale et les chefs des unités mobiles de tuerie.

Comme dans le cas de Blobel, tous étaient entièrement soumis à l'autorité de leur chef supérieur, mais jouissaient d'un statut plénipotentiaire dans leur champ d'activités spécifique. Les enjeux de leur réussite étaient liés parfois à des questions prosaïques, par rapport à la monstruosité de leur tâche, comme la promotion et la montée en grade dans l'échelle hiérarchique, les salaires plus élevés et l'amélioration directe de leur situation matérielle et sociale.

**La formation d'un
serviteur zélé du Reich**

Le dossier individuel de Blobel, établi par le chef du personnel des services de la Police de Sécurité existe encore et permet d'esquisser une biographie, quelques traits de caractère et les grandes lignes du profil de personnalité requise par les services d'Heydrich. Blobel rentrerait-il dans la catégorie des "hommes ordinaires" dont "le mal" n'avait pourtant rien de banal, contrairement à l'expression d'Hannah Arendt (10) ?

Son action était-elle déterminée par sa personnalité, les circonstances historiques, les structures du pouvoir et le dédoublement des centres de décision d'un régime polyarchique, ou par les trois éléments combinés ?

La base des données personnelles réunies avec soin dans ce dossier met en évidence le processus de tri minutieux des hommes destinés à rejoindre les rangs de l'appareil de répression et à accomplir par la suite leur mission meurtrière dans l'Est, une fois la guerre contre la Russie déclarée et une fois établie la division des responsabilités entre l'armée et le S.D. établie.

> 10. Voir Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires : le 101^{ème} bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Belles lettres, Paris, 1994 (1992, pour la version originale en anglais) et Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Editions Gallimard, Paris, 1966 (1963, pour la version originale, en anglais)

→ **OPÉRATION 1005**

Ces hommes, propulsés de l'appareil de répression à celui de la destruction, n'avaient pas été choisis au hasard mais grâce à l'observation attentive d'un professionnel, en fonction de critères déterminés. Le trajet de Blobel, en particulier, permet ainsi de suivre sa désensibilisation progressive et totale à "l'autre", amorcée pendant la Première Guerre mondiale telle que sa capacité à se retourner contre des concitoyens Allemands durant la répression interne des années trente et culmine ensuite avec la guerre et le processus de destruction dans l'Est.

**L'expérience des
tranchées de 14 - 18**

Blobel, né le 13 août 1894 à Podsdam, était issu d'un milieu modeste, fils du maître charpentier Wilhelm Blobel, du village de Grabig, près de Sorau en Prusse. La famille avait déménagé à Remscheid en 1899 et Blobel fréquenta l'école communale du lieu. A l'âge de 18 ans, il termina un cours de formation professionnelle qui le destinait au métier de charpentier et de maçon comme son père et lui permit d'exercer comme apprenti maçon et menuisier, jusqu'à la déclaration du premier conflit mondial. Il "fréquenta" une école d'arts décoratifs, à Barmen, pendant un an (1910-1911) mais sans y donner suite. À Nuremberg, il déclara avoir fait des études "d'architecture" (11) alors qu'il s'agissait d'une école d'enseignement technique d'Etat, située à Barmen-Eberfeld, où il avait commencé un semestre au cours de l'hiver 1913-1914, avant de s'engager dans l'armée.

Après sa démobilisation en 1918 et avec l'aide financière de sa famille, il reprit à la même école deux années de cours interrompus par la guerre. Il en sortit en 1920 avec un diplôme de "technicien supérieur" dans le Génie civil, ce qui était loin d'être un diplôme "d'architecte", comme il se plaira à le dire.

Par la suite, tenté par son côté artistique, il s'inscrivit en 1922 à l'Académie d'Art de Düsseldorf, mais encore une fois, sans donner suite.

> 11. Affidavit Paul Blobel, 6 juin 1947, NO-3824, in *Trials...*, op. cit., pp. 211-213.

Ce cursus dénote un désir de mobilité sociale et l'ambition de se hisser au dessus de son milieu d'origine, mais aussi des prétentions excessives par rapport aux résultats obtenus.

Engagé volontaire dans une unité du Génie de combat affectée au front de l'Ouest, en France, bien qu'apparemment réformé pour des raisons de santé, il connut la guerre des tranchées, pendant les quatre années du conflit. Il en sortit avec le grade de sergent, initié au maniement du fusil mitrailleur et au jet du lance-flammes, familier du dynamitage et technicien du déminage. Sa bravoure lui valut deux décorations : la Croix de Fer de deuxième classe, reçue le 8 décembre 1915 et la Croix de Fer de première classe, deux ans plus tard, le 22 décembre 1917.

À Nuremberg, Blobel déclarait avoir servi comme "ingénieur" (12), manifestant la même sur-estimation de ses qualifications qui le faisait se présenter comme "architecte". Il appartenait à cette génération qui avait passé ses années décisives sur le champ de bataille, marquée par la Grande Guerre, comme beaucoup de ceux qui s'engagèrent par la suite dans le parti nazi. Formé dans la violence et les atrocités de la guerre, son baptême du feu et l'initiation à la barbarie précédèrent la montée du nazisme. Mais cette expérience traumatisante n'empêcha pas son retour "à la normale". Au lieu de s'engager dans les "Freikorps", bandes de soldats démobilisés qui n'arrivaient pas à accepter la défaite et continuèrent à guerroyer en privée, comme Rudolf Höss, il rentra au foyer familial pour terminer ses études et se recycler dans le civil.

**Une ascension fulgurante
dans l'appareil de
répression nazi**

La seconde expérience négative que connut la génération de Blobel fut celle du chômage ; il le subit personnellement et cela constitua un autre tournant décisif dans sa carrière.

> 12. *Ibid.*

→ **OPÉRATION 1005**

De 1921 à 1924, Blobel travailla chez différents employeurs qui lui remettaient tous de bonnes lettres de recommandations, louant ses compétences techniques, son travail consciencieux, son sérieux et sa responsabilité. Mais sa carrière se heurta déjà à un premier écueil ; avant les premières répercussions du grand crash économique de 1929 sur l'Allemagne. Blobel s'était mis à son compte et avait ouvert un bureau d'entrepreneur indépendant ; or il était déjà à court de commande, dès l'année 1928.

Formé à la discipline prussienne et à l'autorité, il se heurta à des difficultés d'adaptation aux exigences du secteur privé et à la libre entreprise. La crise économique rompit définitivement le cours "normal" de sa carrière. Obligé de fermer son bureau d'"architecte", il rejoignit la masse des millions de chômeurs. Il subsista, de 1930 à 1933, d'allocations chômage et resta, en tout, cinq ans sans emploi.

Il décida de rejoindre le parti national-socialiste en 1931 puis s'engagea dans la S.S en janvier 1932, ce qui lui valut un emploi dans les bureaux de la police municipale (Stapo ou Staatspolizei) de Düsseldorf, en mars 1933. Un an plus tard, en juin 1934, il acceptait d'être transféré aux services du S.D. qui recrutait alors du personnel engagé dans la répression politique, la poursuite et l'arrestation d'opposants au régime. Pour Blobel, la crise économique était désamorcée mais sa plongée volontaire dans la barbarie avait commencé. Sans appartenir au noyau dur des adeptes de la première heure, il rentra dans les rangs du parti avant la prise du pouvoir par les nazis, donc moins par opportunisme que par conviction idéologique, bien qu'apparemment incité par les circonstances économiques.

Dans une fiche d'identité du S.D. datant de 1934, il était caractérisé comme entièrement acquis à la cause nazie et sous la rubrique "*vision du monde nationale-socialiste*", il répondait au profil du "*national-socialiste inconditionnel*" (13).

> 13. Paul Blobel, dossier personnel établi par les services du S.D., Archives du Berlin Document Center. Le dossier consulté et ici cité est une copie se trouvant aux Archives de Yad Vashem, Jérusalem, 0.68 /458, p. 55.

Cette fiche d'identité faisait l'éloge des mêmes qualités qui lui avaient valu la recommandation de ses employeurs sous la République de Weimar mais celles-ci étaient récupérées pour le service de l'appareil de répression. Etaient mis en valeur son sens du devoir, sa dureté, ses exigences envers lui-même et autrui, son intransigeance, sa responsabilité et sa haute considération du service qui en faisait un homme de confiance sur qui "on pouvait compter". Malgré un caractère renfermé, il avait aussi des qualités de meneur et de "chef" qui éveillaient le respect de ses camarades. Etaient prisés en particulier ses dons techniques et son sens pratique, à côté d'une bonne culture générale.

A ce stade, Blobel remplissait déjà les fonctions de chef du département V, chargé des questions de "criminalité", au secteur Ouest du S.D. à Düsseldorf, et le rédacteur de sa fiche lui conférait les dons d'un "geborener Kriminalist" (14), d'un criminaliste né.

Blobel se découvrit un penchant inné pour la criminalité, au point qu'on lui attribua les qualités de juriste spécialisé en droit criminel, sans même qu'il n'en ait fait l'étude. Mais en la circonstance, la remarque dénoterait plutôt les renversements de valeurs, chose courante dans le système de pensée nazi, au point de confondre le criminel et le criminaliste, donnant une patine de respectabilité à la pratique criminelle. Cette activité nous est confirmée par cette même fiche, quand elle signale une blessure sévère à la tête que Blobel avait reçu au cours "d'un contrôle d'identité de personnes ennemies de l'Etat et provoquée par la résistance de ces dernières" (15).

Ce processus de métamorphose aussi bien politique que professionnelle, eut aussi des répercussions religieuses. Le 23 décembre 1936, son dossier s'enrichit d'une déclaration écrite d'abjuration de l'Eglise Evangélique, démarche reprise par toute sa famille directe, sa femme et ses deux fils (16). A partir de cette date, sous la rubrique religion, apparaît la mention de: "gottgläubig ebenfalls Frau und Kinder" (17). L'entrée dans la foi au « dieu » du Reich s'était accompagnée d'un acte de rejet actif de sa confession, suivi de l'adhésion à la croyance encouragée par le parti. Le nazisme lui-même s'était coulé dans les catégories mentales de la chrétienté pour promouvoir une religion politique.

> 14. Ibid, p. 62.

> 15. Ibid.

> 16. Ibid, p. 84.

> 17. Ibid, p.63. Cette démarche était encouragée dans les rangs de la S.S. mais n'était pas obligatoire. Pourtant 82.3% des membres des Einsatzgruppen avaient opté pour devenir "gottgläubig".

→ **OPÉRATION 1005**

Ce revirement intérieur qui le mettait en situation de symbiose avec le régime avait été effectué non pas dans la fougue de la jeunesse mais dans la maturité d'un père de famille en charge de deux enfants ; il s'accompagna d'une ascension fulgurante dans les rangs hiérarchiques du S.D. et de la S.S. Blobel eut droit à une promotion par an et parfois deux, au cours de la même année.

De mai 1933 à mai 1941, période au cours de laquelle les futurs commandants des unités mobiles de tuerie recevaient leurs instructions et leurs mandats de mission pour la campagne de Russie, il passa du grade de sergent supérieur ou sous-officier, à celui de colonel, "*Standartenführer*". **En huit ans, il était monté au troisième échelon de la hiérarchie militaire, acquis en quatre ans de service actif sur le champ de bataille, au dixième grade supérieur des rangs de la S.S. La poursuite des opposants au régime, "les ennemis intérieurs" selon la terminologie nazie, lui avait valu une promotion deux fois et demie plus rapide que celle reçue sur le champ de bataille, couronnée de deux décorations militaires, contre "l'ennemi extérieur".** A son premier avancement, en date de mai 1933, quelques mois après la prise du pouvoir, il débutait son ascension avec le grade de "*Scharführer*", sergent.

En mai 1934, il devenait "*Oberscharführer*" mais deux mois plus tard, en juillet 1934, il passait encore une fois à l'échelon supérieur, celui de "*Truppführer*". L'année suivante lui valut deux promotions en l'espace de trois mois : il se hissait de "*Sturmführer*", sous-lieutenant en mars 1935 au grade d' "*Obersturmführer*", premier lieutenant, en novembre 1935.

En décembre 1940, il était encore "*Obersturmbannführer*", lieutenant-colonel, mais, un mois plus tard, en janvier 1941, il décrochait finalement le grade de colonel. Il était alors doté des grades supérieurs et de l'autorité requise pour prendre la tête de l'Einsatzkommando 4a, en Ukraine. Par contre, de 1941 jusqu'à la fin de la guerre en 1945, alors qu'il prouvait son dévouement total aux objectifs idéologiques du régime qu'Himmler inscrivait aux annales "*d'une page de gloire de l'histoire de l'humanité*", le flot fut asséché et aucune promotion ne lui fut plus accordée.



*Soldats allemands
devant le charnier
de Venisia (Russie),
tirant sur des juifs
encore vivants
(Archives Musée
Lobamei Hagbetaot).*

→ OPÉRATION 1005

La promotion, l'augmentation importante de salaire et l'ascension sociale récompensaient l'action des "agents zélés". Les victoires futures de l'Allemagne offraient les promesses d'un avenir encore plus radieux. La décennie qui avait précédé l'invasion de la Russie avait permis la mise en place et la formation des cadres d'une armée révolutionnaire, entièrement inféodée aux objectifs idéologiques du parti, dotés de l'autorité intellectuelle et des grades militaires d'une hiérarchie parallèle à celle de "la vieille armée", la Wehrmacht. Cette préparation les mettait en position de coordonner leurs actions avec le haut commandement des différents corps d'armée, d'organiser et de diriger les forces de police auxiliaires locales, de mener la répression contre les populations civiles et de gérer la guerre idéologique du national-socialisme. Les chefs des unités mobiles de tuerie, "intellectuels experts de la répression", munis d'une formation universitaire et d'une expérience acquise au préalable dans la poursuite de citoyens allemands, pouvaient faire du renseignement, mener la guerre psychologique contre l'ennemi et écrire leurs rapports. Ils s'avèrent aussi des tueurs efficaces.

Jusqu'à Babi Yar

Agé de 45 ans, marié et père de deux enfants, Blobel fut investi du commandement de l'Einsatzkommando 4a, sous-division de l'Einsatzgruppe C. Il était parmi les plus âgés et les moins diplômés de ces chefs d'unités et faisait ainsi piètre figure à côté d'Otto Ohlendorf et d'Heinz Jost, tous deux docteurs en droit et spécialistes en économie ou de Franz Six du Ministère des Affaires étrangères, ancien professeur de sciences politiques aux universités de Königsberg et Berlin, et d'autres juristes et médecins.

Son expérience militaire et des méthodes de répression, son esprit pratique et son adhésion totale au national-socialisme compensaient le manque de diplômes universitaires. Parmi ce groupe de tueurs de masse, Blobel se distinguait aussi par sa cruauté et sa soif sanguinaire (18), ce qui lui valut le titre de "limier" (19).

> 18. Interrogatoire de Paul Blobel au procès de Nuremberg (NMT), in Tr.2, Case N9/ Procl E, p. 1617 et p. 1749.

> 19. Ibid, p. 1749.

L'Einsatzgruppe C, commandé par le Dr. Otto Rasch et ensuite par le Dr Max Thomas, dépendait du 6^e corps d'armée du Sud, sous le commandement du Feldmarschall Walter von Reichenau. Cette unité mobile prit part aux combats des forces armées ; trois voitures de l'Einsatzgruppe C pénétrèrent dans Zhitomir presque en même temps que les premiers chars de la Wehrmacht. Le commando sous la direction de Blobel fit son chemin jusqu'à Kiev en passant par la Volhynie, organisant des exécutions en masse de prisonniers de guerre et politiques, Tziganes, malades mentaux, "asociaux", mais essentiellement de Juifs, à Lutsk, Dubno et Berdichev.

À Zhitomir, à la mi-juillet 1941, il coordonna l'exécution de Juifs, uniquement des hommes, menée par ses hommes, des Waffen-S.S. et des officiers de la 6^e Armée. L'un des épisodes les plus barbares de son épopée meurtrière se déroula dans la petite bourgade de Bielaia-Tserkov en août 1941, où Blobel ordonna l'exécution de femmes et d'enfants séparés de leurs parents exécutés au préalable, malgré l'opposition de soldats de la Wehrmacht (20).

Au début de la campagne de Russie, les ordres d'exécution étaient coordonnés avec le Haut Commandement militaire, suivant un interrogatoire et une étude de dossier qui conservaient encore un semblant de cour martiale.

Le saut quantitatif se produisit à la mi-août durant le séjour de Blobel et de son commando à Zhitomir, lorsque le chef suprême de la S.S. et de la police d'Ukraine, Friedrich Jeckeln, devança le commandement militaire dans la radicalisation barbare. Ce dernier donna l'ordre "de durcir les mesures contre la population juive, celles-ci ayant été trop « tendres » jusqu'à cette date" (21).

L'ordre exhaustif de mise à mort de tous les Juifs, hommes, femmes, enfants et personnes âgées inclus, fut mis en application à Bielaia-Tserkov. La déclaration de Blobel confirme par ailleurs la thèse de l'historien Philippe Burrin (22).

> 20. Ce récit reflète une variété d'opinions au sein de l'armée allemande et les réticences de certains soldats quant à la mise à mort systématique des juifs, aux débuts de la campagne de Russie. Voir: Ernst Klee, Willi Dressen, Volker Riess (eds.), "The Good old Days", Koneccky & Konecky, New York, 1991, pp. 138-154, publié en français in Jean-François Forges, "Un récit exemplaire du temps de la Shoah", in éduquer contre Auschwitz. Histoire et mémoire, ESF éditeur, Paris, 1997, pp. 69-79.

> 21. Interrogatoire Blobel, op. cit., p. 1537.

> 22. Philippe Burrin, Hitler et les Juifs. Genèse d'un génocide, Edition du Seuil, Paris, p. 117-128. D'après Blobel, les ordres de Streichenbach à Pretzsch avaient été très vagues et ce fut Jeckeln qui transmit aux hommes du kommando l'élargissement de l'ordre d'extermination à toute la population juive, à la mi-août 1941.

→ **OPÉRATION 1005**

Blobel arriva à Kiev le 24 septembre, quelques jours après la prise de la ville encore en feu. La conflagration avait imposé l'évacuation d'une partie de la population civile et servit de prétexte aux ordres de rassemblement adressés en particulier à la population juive.

L'Einsatzkommando 4a, sous les ordres de Blobel, apposa des affiches sur les murs de la ville, informant les Juifs qu'ils devaient se présenter à des fins de "réinstallation". Leur supposée responsabilité dans une série d'explosions en ville ainsi qu'au siège du quartier général allemand, du 20 au 24 septembre 41, servit de justification à la mesure.

Une fois rassemblés, ils furent transférés dans les forêts des environs de la ville et assassinés à Babi Yar. Au cours de son procès, Blobel tenta de se dédouaner de la responsabilité des massacres perpétrés sous ses ordres en évoquant sa subordination au commandement militaire de von Reichenau. Il essaya encore de minimiser son rôle, prétextant des hospitalisations fréquentes pour cause de maladies, s'investissant d'une constitution physique fragile et malade. Une fièvre typhoïde l'aurait condamné à un mois de quarantaine à l'hôpital de Lublin, durant tout le mois de juillet. En effet, il avait fait un incident psychotique qui avait nécessité son hospitalisation en hôpital psychiatrique (23).

Il s'en remit mais à la mi-août il souffrit d'une fièvre volhynienne, sorte de malaria provoquée par les marais, que l'alcool lui permit de contrôler, mais qui le neutralisa pendant plus de deux semaines. Il n'alléqua jamais sa maladie pour renoncer à son poste ; bien au contraire, il redoubla d'assiduité à la tâche. Jusqu'à la fin de la guerre, il développa un ulcère à l'estomac et une cirrhose du foie causée sans doute par ses excès d'alcool auquel il se remettait pour ses propriétés supposées analgésiques. Ces maladies étaient pourtant les derniers signes de santé morale qui lui restaient.

Blobel réfuta le chiffre de 33 771 victimes juives, en deux jours d'activité, le 29 et 30 septembre 1941 à Kiev, qu'il trouvait trop exagéré (24).

> 23. L'incident eut lieu tout au début de la campagne de Russie, à Lusk, en juillet 1941. Dans un état de confusion total, Blobel menaçait de son pistolet des officiers de la Wehrmacht et les gens de son entourage, s'exclamant qu'il était impossible de tuer autant de Juifs et qu'il fallait les labourer dans la terre, avec une charrue. Voir à ce propos le témoignage de son adjoint August Häfner, in Ernst Klee & al., *op. cit.*, pp. 111-113. Durant son interrogatoire à Nuremberg, Blobel reconnut avoir fait une dépression nerveuse, voir Interrogatoire Blobel, *op. cit.*, p. 1524.

> 24. Affidavit Paul Blobel, 6 juin 1947, NO-3824, in *Trials*, *op. cit.*, pp. 211-213.

En effet, ce chiffre n'avait pas de précédent même dans les annales macabres des Einsatzgruppen. Sa responsabilité était pourtant confirmée par le rapport de synthèse envoyé à Berlin le 7 octobre 1941 qui annonçait le massacre "d'environ 35 000 Juifs" en cette circonstance (25). Mais Kiev (Babi Yar) n'avait été qu'une étape, et pas des moindres, au cours des neuf mois de massacres perpétrés sous les ordres de Blobel durant son service à la tête du commando 4a. Seize des rapports quotidiens envoyés à Berlin impliquaient directement le commando sous ses ordres et nombre d'entre eux s'en référaient à lui nominativement. Une autre Aktion eut lieu à Drobitski Yar (*Kharkov*) où son unité tua 21 685 Juifs, à la fin du mois de décembre 1941.

Le tribunal de Nuremberg lui imputa la responsabilité personnelle de 60 000 victimes. Les méthodes utilisées par ces unités mobiles de tuerie variaient. En général, les victimes une fois rassemblées étaient alignées au bord d'une fosse commune et tuées d'une balle dans la nuque ou à la mitrailleuse. Mortellement blessées, elles basculaient dans leur tombe. Mais Blobel n'aimait pas ce procédé. Il déclara après la guerre qu'il avait personnellement refusé d'utiliser "des spécialistes du tir dans la nuque" pour ne pas imposer à ses hommes de "responsabilité personnelle" (26). Ohlendorf, Blobel et Haensch avaient déclaré avoir préféré les tirs massifs à distance (27). Le Dr Otto Rasch, le supérieur direct de Blobel, insistait pour que chaque membre des commandos sous ses ordres fasse acte de présence au moment des exécutions. Un témoin rapportait après la guerre que "le Dr. Rasch tenait à faire participer aux exécutions tous les officiers et sous-officiers, et il y veillait de près. Il était impossible de rester à l'écart car il aurait fallu rendre des comptes" (28).

Les camps de la mort furent mis en place et perfectionnés pour plusieurs raisons. D'abord, les opérations des unités mobiles de tuerie se déroulaient publiquement et ne pouvaient être tenues au secret. Leurs méthodes étaient inapplicables en Europe occidentale mais aussi, il fallait éviter aux bourreaux, aux soldats allemands et aux civils des alentours, les répercussions psychologiques néfastes que les exécutions d'hommes, femmes, enfants et vieillards, avaient sur leur moral et parfois leur santé (29).

> 25. *Ibid*, NO-3140, p. 148.

> 26. *Ibid*, NO-3824, p. 213.

> 27. *Ibid*, p. 443.

> 28. Affidavit de Karl Hennicke (officier du S.D.-III, état-major de l'Einsatzgruppe C), 4 septembre 1947, NOKW-2594, cité in Raoul Hilberg, *La Destruction...*, op. cit., p. 282.

> 29. Sur cette question, voir aussi *ibid*.

→ **OPÉRATION 1005**

20% d'entre eux souffraient de dépressions ou symptômes psychosomatiques dus aux scènes d'atrocités vécues au cours de ces massacres, comme ce fut le cas d'Erich van dem Bach-Zelewsky, par exemple.

Dans plusieurs unités, l'ivrognerie devint une habitude, remarque Raoul Hilberg (30). Paul Blobel rentrait-il dans la catégorie des personnes amenées à abuser d'alcool pour échapper au stress ? Sa dépression nerveuse pourrait être en effet mise sur le compte des scènes difficiles dont il était témoin, mais telle qu'elle fut relatée par son adjoint, August Häfner, il semblerait qu'il ait été plus affecté par l'impossibilité de mener à bien sa mission, l'élimination totale de la population juive, avec les méthodes utilisées par les Einsatzgruppen, que par le sort des Juifs. Durant son interrogatoire, il déplorait aussi les répercussions psychologiques néfastes des tueries sur les exécuteurs, montrant plus de compassion pour les bourreaux que pour les victimes : "...nos hommes qui devaient prendre part à ces exécutions étaient plus affectés d'épuisement nerveux que les victimes" (31). Après l'exécution des Juifs de Kiev, le commando de Blobel fut équipé de camions à gaz qu'il utilisa à Poltava. Malgré cette amélioration technologique, l'épuisement nerveux continuait et au déchargement des corps ; Blobel qui ne pouvait éviter ces scènes dantesques, doublait la dose de schnaps.

Si son faible pour l'alcool et ses absences fréquentes avaient entraîné sa déchéance, il interpréta son renvoi à Berlin comme mesure "punitif", pour raisons disciplinaires, utilisant le terme de *strafversetzt* dans sa déposition à Nuremberg (32).

Le service dans une unité mobile de tuerie servait parfois de tremplin à une carrière ultérieure, comme pour Bach-Zelewsky, Ohlendorf et d'autres. La montée en grade venait récompenser les services "extraordinaires" de ces hommes à la patrie. Avec le pouvoir et les avantages qui s'ensuivaient, ils étaient prêts pour la mission suivante. Le renvoi de Blobel risquait d'entraver cette carrière fulgurante jusqu'alors et pouvait le réduire à nouveau au chômage.

> 30. *Ibid*, p. 286.

> 31. *Interrogatoire Blobel, op. cit.*, p. 1684.

> 32. *TR. 2- NMT/NO- 3824, in Trials, op. cit.*, p. 212.

Heydrich lui offrit la possibilité de se réhabiliter, lui donnant une chance de faire ses preuves à nouveau dans la perspective d'une relance. Suite à sa participation aux massacres perpétrés à l'Est, il avait dépassé le point de non-retour et ne pouvait ni ne voulait refuser. **Il répondait exactement au profil de l'emploi. De façon paradoxale, Blobel sut mettre ses compétences, son métier d'architecte, sa formation technique acquise dans le génie de combat à l'utilisation du lance-flammes et de la dynamite et ses qualités de leader, au profit de sa future mission spéciale, à la tête de l'Opération "1005". Il excella dans l'art d'une architecture insolite et hors de l'ordinaire, celle des brasiers et des charniers.**

La mythologie grecque évoquait l'architecture comme émanant de Prométhée, héros civilisateur qui avait volé le feu, source de vie à l'origine de la métallurgie et par voie de conséquence à la vie civilisée, pour servir l'humanité. Blobel, figure symbolique anti-prométhéenne dans son essence, soumettait l'architecture et le feu au projet de destruction de l'homme et par là-même de la civilisation.

Mise en place de l'Opération "1005"

Bien qu'ayant signé une déclaration sous serment selon laquelle il affirmait avoir été démis de ses fonctions de chef de l'Einsatzkommando 4a et renvoyé à Berlin en janvier 1942, après six mois d'activité meurtrière dans l'Est, Blobel avoua en cours d'interrogatoire avoir tenu ce poste jusqu'en mars 1942. Il reçut son ordre de mission à la tête de l'Opération "1005", en mai 1942. Heydrich l'assigna alors aux ordres d'Heinrich Müller, chef de la Gestapo et de la section IV du R.S.H.A.. Celui-ci l'adressa à Eichmann pour qu'il reçoive une vue d'ensemble de la "solution finale" de la question juive.

D'après son interrogatoire, son rôle se limitait "à transmettre les ordres" aux chefs des services de Sécurité, du S.D., et de la police de sécurité, le Sipo/S.D., dans les zones d'opération des Einsatzgruppen, soit à celui de "pigeon voyageur", sans plus. Mais les choses étaient plus compliquées.

→ **OPÉRATION 1005**

20% d'entre eux souffraient de dépressions ou symptômes psychosomatiques dus aux scènes d'atrocités vécues au cours de ces massacres, comme ce fut le cas d'Erich van dem Bach-Zelewsky, par exemple.

Dans plusieurs unités, l'ivrognerie devint une habitude, remarque Raoul Hilberg (30). Paul Blobel rentrait-il dans la catégorie des personnes amenées à abuser d'alcool pour échapper au stress ? Sa dépression nerveuse pourrait être en effet mise sur le compte des scènes difficiles dont il était témoin, mais telle qu'elle fut relatée par son adjoint, August Häfner, il semblerait qu'il ait été plus affecté par l'impossibilité de mener à bien sa mission, l'élimination totale de la population juive, avec les méthodes utilisées par les Einsatzgruppen, que par le sort des Juifs. Durant son interrogatoire, il déplorait aussi les répercussions psychologiques néfastes des tueries sur les exécuteurs, montrant plus de compassion pour les bourreaux que pour les victimes : "...nos hommes qui devaient prendre part à ces exécutions étaient plus affectés d'épuisement nerveux que les victimes" (31). Après l'exécution des Juifs de Kiev, le commando de Blobel fut équipé de camions à gaz qu'il utilisa à Poltava. Malgré cette amélioration technologique, l'épuisement nerveux continuait et au déchargement des corps ; Blobel qui ne pouvait éviter ces scènes dantesques, doublait la dose de schnaps.

Si son faible pour l'alcool et ses absences fréquentes avaient entraîné sa déchéance, il interpréta son renvoi à Berlin comme mesure "punitif", pour raisons disciplinaires, utilisant le terme de *strafversetzt* dans sa déposition à Nuremberg (32).

Le service dans une unité mobile de tuerie servait parfois de tremplin à une carrière ultérieure, comme pour Bach-Zelewsky, Ohlendorf et d'autres. La montée en grade venait récompenser les services "extraordinaires" de ces hommes à la patrie. Avec le pouvoir et les avantages qui s'ensuivaient, ils étaient prêts pour la mission suivante. Le renvoi de Blobel risquait d'entraver cette carrière fulgurante jusqu'alors et pouvait le réduire à nouveau au chômage.

> 30. *Ibid*, p. 286.

> 31. *Interrogatoire Blobel, op. cit.*, p. 1684.

> 32. *TR. 2- NMT/NO- 3824, in Trials, op. cit.*, p. 212.

Heydrich lui offrit la possibilité de se réhabiliter, lui donnant une chance de faire ses preuves à nouveau dans la perspective d'une relance. Suite à sa participation aux massacres perpétrés à l'Est, il avait dépassé le point de non-retour et ne pouvait ni ne voulait refuser. **Il répondait exactement au profil de l'emploi. De façon paradoxale, Blobel sut mettre ses compétences, son métier d'architecte, sa formation technique acquise dans le génie de combat à l'utilisation du lance-flammes et de la dynamite et ses qualités de leader, au profit de sa future mission spéciale, à la tête de l'Opération "1005". Il excella dans l'art d'une architecture insolite et hors de l'ordinaire, celle des brasiers et des charniers.**

La mythologie grecque évoquait l'architecture comme émanant de Prométhée, héros civilisateur qui avait volé le feu, source de vie à l'origine de la métallurgie et par voie de conséquence à la vie civilisée, pour servir l'humanité. Blobel, figure symbolique anti-prométhéenne dans son essence, soumettait l'architecture et le feu au projet de destruction de l'homme et par là-même de la civilisation.

Mise en place de l'Opération "1005"

Bien qu'ayant signé une déclaration sous serment selon laquelle il affirmait avoir été démis de ses fonctions de chef de l'Einsatzkommando 4a et renvoyé à Berlin en janvier 1942, après six mois d'activité meurtrière dans l'Est, Blobel avoua en cours d'interrogatoire avoir tenu ce poste jusqu'en mars 1942. Il reçut son ordre de mission à la tête de l'Opération "1005", en mai 1942. Heydrich l'assigna alors aux ordres d'Heinrich Müller, chef de la Gestapo et de la section IV du R.S.H.A.. Celui-ci l'adressa à Eichmann pour qu'il reçoive une vue d'ensemble de la "solution finale" de la question juive.

D'après son interrogatoire, son rôle se limitait "à transmettre les ordres" aux chefs des services de Sécurité, du S.D., et de la police de sécurité, le Sipo/S.D., dans les zones d'opération des Einsatzgruppen, soit à celui de "pigeon voyageur", sans plus. Mais les choses étaient plus compliquées.

→ OPÉRATION 1005

Pour accomplir sa mission, Blobel fut investi de pouvoirs spéciaux, plénipotentiaire patronné par Müller dont il recevait les ordres directement et uniquement par voie orale.

La transgression avait aboli l'écrit. Blobel faisait continuellement l'aller et retour entre Berlin et les territoires de l'Est. Sa tâche consistait à repérer les fosses communes, coordonner ses activités avec les différents corps d'armée, s'assurer parfois leur aide logistique. Il mettait sur pied des commandos spéciaux composés d'un commandant S.D., aidés de quelques membres des services du Sipo/S.D. des bureaux locaux (du Gouvernement général, Ukraine, Pays Baltes et Biélorussie) dont les chefs étaient soumis à ses ordres. Les forces de police allemande de la Schupo (Schutzpolizei) ou de l'Orpo (Ordnungspolizei) devaient assurer la garde intérieure des sites, et des unités d'auxiliaires locaux ou de Volkdeutsche, la garde extérieure. Tous étaient tenus par l'obligation du secret le plus total. **Les Juifs, les prisonniers de guerre soviétiques et les détenus politiques qui servaient de main d'oeuvre devaient disparaître une fois les travaux accomplis ; aucun d'eux ne devaient survivre (33). Blobel instruisait les responsables des méthodes à appliquer, pour ensuite poursuivre son chemin ailleurs (34). Il était devenu instructeur pour ceux qui étaient chargés de détruire les corps des Juifs assassinés.**

> 33. Blobel nia avoir exploité des détenus civils, condamnés à être exécutés, pour ne pas être inculpé de crimes supplémentaires. Mais sa déposition à ce sujet fut réfutée entre autre par Rudolf Höss, TR. – NMT/NO-4498 B et d'autres.

> 34. Interrogatoire de Ferdinand Hanisch, policier de la Ordnungspolizei chargé de garde à Kiev, mené à Kronach, le 7 août 1962, Yad Vashem, FR-10/761.

> 35. Voir Schmuël Spector, "Aktion 1005 – Effacing the Murder of Millions", *Holocaust and Genocide Studies*, 1990, Vol. 5, no. 2, pp. 157-173, ou en hébreu "Mivza 1005" *Letichtouch Retzach Hamillionim BeMilchemet HaOlam HaSchniya*, *Yahadout Zmaneynou*, 1986, vol. IV, pp. 207-225. Le document en question cité par Spector, *ibid* (version anglaise), p. 158, se trouve aux Archives de Yad Vashem, Jérusalem, in *Recueil de documents du Ministère des Affaires étrangères allemand*, K-222816.

La dénomination "1005"

Un document faisant référence à l'Opération "1005" a été retrouvé, en date du 28 février 1942. Il comporte, en marge, le tampon IVB4, 42/43, gRs, (1005) : IVB4, pour la section dirigée par Eichmann, l'année du document, gRs (Reichssache Geheime) pour "affaire secrète du Reich" et "1005", pour son numéro de classement, utilisé par la suite comme nom de code de l'opération dirigée par Blobel (35).

Ce document comprend la réponse de Müller, le chef de la Gestapo, adressée à Martin Luther, du Ministère

des Affaires étrangères allemand, dans laquelle il est fait référence à une correspondance précédente du 6 février 1942, concernant la lettre anonyme d'un Allemand, résident du Warthegau, se plaignant de la vue "des cadavres de Juifs sans sépulture qui traînaient au vu de tous". En effet, après la fonte des neiges de l'hiver 41-42, les fosses communes autour de Chelmno (Kulmhof), le premier camp d'extermination mis en activité, avaient été recouvertes précipitamment et commencèrent à dégorger.

Cet état de fait fut déploré par les autorités militaires de la Wehrmacht, des civils allemands et la population locale ; il risquait de confirmer les rumeurs des massacres systématiques qui commençaient à filtrer en Occident et obligea à prendre des décisions en la matière.

Les menaces d'une comparution devant la justice des puissances alliées devinrent plus alarmantes quand les chances de gagner la guerre diminuèrent. Dès juin 1942, Himmler, résolu à ne laisser aucunes traces des fosses accusatrices, avait fait transmettre ses ordres au Standartenführer-S.S. Paul Blobel, d'"effacer les traces des exécutions des Einsatzgruppen à l'Est" (36). Mais Blobel rencontra des difficultés car l'opération d'incinération des cadavres ne fit pas l'unanimité immédiate au sein de la hiérarchie nazie (37).

Il dut se heurter à l'opposition de certains des plus proches collaborateurs d'Himmler. Globocnik lui-même voulait élever sur les fosses "des tables de bronze", à la gloire du nazisme. **Globocnik objectait aux raisons d'ordre psychologiques soulevées par le Dr. Herbert Linden, selon lequel il aurait été plus prudent de brûler les corps au lieu de les enterrer car : "une autre génération jugerait, peut-être, ces choses d'une autre manière"** (38). À Nuremberg, Blobel signala l'opposition du Dr. Max Thomas qui entre temps était passé du poste de chef de l'Einsatzgruppe C à celui de chef de la police de Sécurité et de la S.D. (BdS) d'Ukraine, qui qualifia l'entreprise de "Narrenauftrag", une mission de fous (39).

> 36. Affidavit Paul Blobel, 18 juin 1947, TR. 2- NMT /NO-5384, in Raoul Hilberg, *La Destruction ...*, op. cit., p. 336.

> 37. Raoul Hilberg, *La Destruction...*, op. cit., p.336.

> 38. Kurt Gerstein relate cette conversation rapportée par Globocnik, entre ce dernier et le Dr. Linden, du Ministère de l'Intérieur, chargé depuis 1939 du programme d'euthanasie, et venu en visite à Belzec, deux jours avant la sienne, le 15 août 1942. Voir, Léon Poliakov, "Le dossier Kurt Gerstein", *La Revue du Centre de Documentation Juive Contemporaine*, janvier-mars 1964, no. 1 (36), nouvelle série, p. 7.

> 39. Interrogatoire Blobel, op. cit., p. 1619 et p. 1718; Affidavit Paul Blobel, 18 juin 1947, TR. 2- NMT /NO-3947.

→ **OPÉRATION 1005**

Thomas refusait de se soumettre aux ordres que Blobel vint lui transmettre à Kiev, en septembre 1942. L'armée avait aussi son mot à dire puisque l'approvisionnement en essence était rationné, et selon sa déclaration, Blobel devait rentrer à Berlin passer ses commandes de carburants par l'intermédiaire de Müller. Malgré les priorités militaires et le manque d'essence, Blobel fut finalement continuellement réapprovisionné, faisant valoir l'autorité supérieure des chefs du R.S.H.A. et la priorité de leurs objectifs par rapport à d'autres instances de pouvoir.



*Charnier
sur le site
de Liepaga
en Lettonie.*

Des raisons pratiques immédiates précipitèrent la mise en application de la décision. **Sous l'effet de la chaleur et du soleil, les corps commencèrent à gonfler et à percer la couche de terre supérieure jetée au dessus des fosses, répandant une odeur pestilentielle aux alentours. Les cadavres attiraient les insectes qui envahissaient les sites et menaçaient de propager des maladies.**

Le sang coagulé et les liquides sécrétés par les corps risquaient de polluer les sources d'eau potable et les nappes phréatiques. Les gardes des premiers commandos spéciaux trouvèrent dans les tombes des objets de valeur et se dispensèrent de les remettre à leurs supérieurs selon le règlement, parce qu'au début les Einsatzgruppen ne faisaient pas déshabiller leurs victimes. Plusieurs d'entre eux devaient comparaître devant le tribunal de Vienne, pour vol de biens appartenant au Reich (40).

Néanmoins, ce n'est qu'après la défaite de Stalingrad de janvier 1943 et la fonte des neiges que la mission de Blobel prit plein essor, quand, face à l'avancée des armées soviétiques, les pressions 'stratégiques' pour accélérer les travaux se firent plus pressantes.

Les défaites militaires allemandes à la fois encouragèrent l'exécution de l'opération 1005 et en même temps en empêchèrent l'accomplissement.

> 40. Affidavit Wilhelm Gustav Tempel, 18 février 1947, NO-5123, cité in Raoul Hilberg, *La Destruction...*, op. cit., p. 336.

**Chelmno, lieu
d'expérimentation
et centre de formation
à la destruction pour
les chefs des camps**

> 41. À Belzec, les opérations de gazage cessèrent en mars 1943, mais l'incinération des corps se poursuivit ultérieurement. Quand les Allemands abandonnèrent le site, ils laissèrent derrière eux plusieurs fosses intactes. Avec le temps, les intempéries et les mouvements de terrain, mais surtout la démolition des monuments recouvrant les fosses au printemps 2002, s'est créé une situation scandaleuse. Un musée est actuellement en voie d'élaboration sur le site. À Treblinka, le camp fut démantelé après la révolte des détenus le 2 août 1943 et de même à Sobibor, après la révolte du 14 octobre 1943.

> 42. Yitzhak Arad, Belzec, Sobibor, Treblinka. The Operation Reinhard Death Camps, Am Oved Publishers, Tel-Aviv, 1987, pp. 218-222 (hébreu).

> 43. TR. 2-NMT /NO-4467.

En juin 1942, Blobel installa son quartier général au siège de la police à Lodz (Litzmannstadt), pour être proche du premier centre de mise à mort, Chelmno. Son équipe comprenait deux secrétaires de la Kripo, Wilhelm Tempel et Halle, son adjoint et homme de confiance, l'Hauptsturmführer de la S.S. Arthur Harder, et son ancien chauffeur Julius Bauer. Blobel commença ses expériences à Chelmno où il installa son "laboratoire", pour y développer l'étape d'expérimentation et tester le système, y faire "l'incinération pilote". Blobel utilisa d'abord le lance-flammes et la dynamite. Il construisit aussi plusieurs bûchers sur des plateformes en béton ainsi que des fours primitifs, pour ensuite diffuser ses découvertes.

D'après Schmuël Spector, l'historien principal de l'Opération "1005", Blobel s'acquitta de sa mission en deux temps, d'abord dans les centres de mise à mort de Chelmno, Auschwitz-Birkenau et ceux de l'Aktion Reinhardt, à Belzec, Treblinka et Sobibor ; et ensuite seulement, sur les sites des zones d'opération des Einsatzgruppen, dans l'Est.

Mais en fait, les deux étapes se déroulèrent simultanément car les travaux d'incinération dans les camps de l'Aktion Reinhardt ne débutèrent pas avant le mois de novembre 42 et dépendaient des commandants de chaque camp (41). Blobel rencontra Christian Wirth, inspecteur des camps de l'Aktion Reinhardt, à plusieurs reprises à partir de juillet 42, pour discuter de ses expérimentations (42).

Il supervisa parallèlement les opérations d'incinération à Chelmno et Auschwitz-Birkenau. Rudolf Höss, commandant de ce "complexe mixte", accompagné de deux de ses adjoints, Franz Hoessler et Walter Dejaco, se rendirent à Chelmno, le 16 septembre 1942 sur ordre d'Eichmann, pour y "conférer" avec Blobel (43).

Un rapport détaillé de cette visite, signale que le matériel de construction à envoyer à Auschwitz sur commande spéciale de Blobel, était fourni par la firme "Ostdeutsche Baustoffwerke", rue Wilhelm Gustlauf, Poznan, et devait y être délivré sans délai.

→ **OPÉRATION 1005**



Les Juifs du ghetto de Zolochov sont conduits à un endroit près du village de Jelicboxice pour y être assassinés (Archives du Musée Lohamei Haghetat).

Les détails de la commande étaient adjoints dans une lettre du WVHA (Wirtschafts - Verwaltungshauptamt), le bureau central de l'administration et de l'économie de la S.S. Sur recommandation de Blobel, la firme Schriver und Co. devait aussi fournir au camp d'Auschwitz "une broyeuse de matières solides" (44).

Blobel avait introduit l'utilisation de la broyeuse à os. Mais ils adaptèrent d'autres techniques. Höss signala par ailleurs que Blobel venait puiser au camp d'Auschwitz la main-d'oeuvre continuellement renouvelée du commando "1005".

Mais chaque site d'extermination avait son propre réservoir de main-d'oeuvre esclave, corvéable à merci et renouvelable à volonté. En fait, Paul Blobel avait mis en place en quelque sorte une école de destruction dans lequel les chefs des camps sont venus puiser des méthodes qu'ils ont adaptées pour chacun des camps d'extermination. L'élimination des traces des crimes dans les camps n'est pas effectuée par les commandos de l'opération 1005 ; cependant, ils ne peuvent être compris isolément de cette opération puisque c'est sous l'enseignement de Paul Blobel, que les chefs des camps la mirent en marche.

> 44. Ibid.

**Des techniques,
des structures
et des hommes pour
la destruction.**

> 45. Affidavit Hartel, NO-5384, in *Interrogatoire Blobel*, op. cit., p. 1697.

> 46. Affidavit Blobel, NO-3947, in *Documents on the Holocaust. Selected Sources on the Destruction of the Jews of Germany and Austria, Poland and the Soviet Union*, Yad Vashem, Jerusalem, 1981, pp. 471-473. Henniecke avait remplacé Jeckeln, transféré au Commissariat de l'Ostland (les Etats Baltes)

> 47. *Interrogatoire Blobel*, op. cit., p. 1721.

> 48. Leon Wells Welicker, *Pour que la terre se souvienne*, Albin Michel, Paris, 1962, pp. 152-259 et p. 223. Son témoignage est contemporain des événements et est parut en français en 1962, suite à sa déposition au procès Eichmann à Jérusalem.

Les opérations sur Kiev nécessitèrent plusieurs voyages de coordination. En septembre 1942, Blobel fit ses premiers repérages et y renouvela ses visites en mai et juin 43, mettant à profit sa connaissance des lieux, pour y avoir lui-même dirigé les massacres. Il conféra sur place avec les responsables du Sipo/S.D. et un jour invita l'un de ses interlocuteurs à une excursion aux environs de la ville pour lui montrer, dans le style du guide touristique, les fosses communes où lui-même avait fusillé et enterré 33 771 Juifs (45). Les travaux d'incinération débutèrent au mois de septembre 1943, sous la direction du Dr. Thomas, chef du Sipo/S.D., et de Karl Henniecke, chef suprême de la S.S. et de la Police, pour l'Ukraine (46). **La description de l'opération à Kiev que Blobel fit durant son interrogatoire, se réduisait à deux lignes: "...On n'avait nullement besoin d'experts ni de spécialistes... On ouvrait les fosses... qu'on remplissait d'essence et soudain ça faisait une grande flamme. Et c'est tout" (47).**

Mais les procédures étaient plus complexes. Leon Welicker Wells, survivant du commando "1005" du camp de Yanowska, situé dans un faubourg de Lvov (Lemberg) en Galicie Orientale, laissa une description détaillée du processus. Il y fut assigné pendant cinq mois, du 15 juin 1943 jusqu'à son évasion le 20 novembre 1943. L'une des premières équipes mise en place dans la zone d'opération des Einsatzgruppen fut appelée par les prisonniers "brigade de la mort" ou "Kommando Spécial 1005", signifiant l'affiliation à la mission de Blobel (48).

Le témoignage de Wells met en évidence la division des tâches introduite pour maximaliser le rendement de l'opération d'effacement ; il concorde avec ceux des évadés du 9^e fort à proximité de Kovno (Kaunas) et des sites de Ponar (près de Vilno ou Vilnius), de Babi Yar (Kiev) et Bialystok. Blobel avait déjà beaucoup perfectionné ses méthodes depuis ses expériences au lance-flammes et aux explosifs à Chelmno. La division du travail à Yanowska consistait en plusieurs spécialisations.

La première comprenait une équipe de fossoyeurs, chargés d'ouvrir et de creuser les fosses.

→ **OPÉRATION 1005**

Ensuite intervenaient *“les porteurs”* qui exhumaient et transféraient les cadavres des fosses aux bûchers, à l’aide soit de brancards soit de courroies de cuir. Un ou deux *“Brandmeister”* étaient chargés d’entretenir la flamme, un *“Zähler”* tenait la comptabilité quotidienne des corps exhumés. Ce dernier devait à la fin de chaque journée remettre le compte exact au responsable S.S. et l’oublier immédiatement. Le témoignage de l’ingénieur Farber de Ponar confirme que *“les Allemands tenaient l’inventaire rigoureux du nombre de corps extirpés”* (49). **A Kovno le responsable du feu, appelé “le maître d’oeuvre du feu”, était aussi chargé de la comptabilité qui, selon la déclaration de Rudolf Höss, devait être centralisée par Blobel. La brigade des cendres était divisée en trois équipes: l’une rassemblait les ossements résistants à la calcination dans des corbeilles, une autre les pulvérisait et les réduisait en une fine poussière, une autre tamisait pour récupérer ce qui était métallique, surtout les objets de valeurs et les dents en or, par obsession de la récupération, rapacité ou emballage du processus industriel. Le reste était entreposé dans des caisses en bois et ensuite dispersé dans la nature ou jeté dans un fleuve selon le site, par une équipe de “semeurs” (Yanowska), dénomination curieusement poétique dans ce décor macabre.** L’expérience augmentait l’efficacité. Les porteurs devaient préparer *“une infrastructure”* pour supporter l’édifice, appelé le *“Brandstelle”*, soit une plateforme de 40 mètres de long. Sa base était composée d’un grill formé soit de rails de chemin de fer (comme à Treblinka, Sobibor et au 9^{ème} fort) soit de grosses bûches de bois.

Les corps se consumaient plus rapidement quand ils ne reposaient pas directement sur le sol, et la construction devait permettre la circulation de l’air. Il fallait aussi disposer le combustible, essence ou bois, et les corps de manière à ne pas étouffer la flamme. Les méthodes évoluèrent au fur et à mesure. Wells donne une description de la manière la plus efficace d’interposer les corps, selon leur poids, leur âge et leur sexe, et le combustible (50).

Il ajoute qu’*“au début, nous construisions des bûchers de 500 corps”*. Les évadés du 9^e fort donnèrent le chiffre de 300, après deux mois d’expérience (51).

> 49. Ilya Ehrenbourg & Vassili Grossman, *Le Livre noir sur l’extermination des Juifs en URSS et en Pologne (1941-1945)*, Vol. II, Solin/ ACTES SUD (livre de poche), Paris, 1995, p. 396.

> 50. Wells, *op. cit.*, p. 200-201.

> 51. *Le Livre noir, op. cit.*, Vol. II, pp. 166-182; voir en particulier, pp. 170-171.



Carte datant de décembre 1941, attachée à un rapport et montrant l'extermination des juifs des pays baltiques et de Biélorussie (Archives Musée Lohamei Hagbetaot).

➔ **OPÉRATION 1005**

Mais par la suite, les prisonniers devinrent plus performants et, à Yanowska, ils arrivaient : “à en empiler 750 et maintenant, l’expérience aidant, nous en entassons jusqu’à 2000 et parfois davantage” (52), chiffres concordant avec ceux de Kiev (53) alors qu’à Ponar ils atteignirent les 3500 cadavres (54).

Ces performances donnèrent jour à une nouvelle équipe, celle des “poseurs”. Selon Wells: “les porteurs, grimpés au sommet de la pile au moyen d’échelles, jettent leur chargement et deux détenus, qu’on appelle “les poseurs”, rangent les cadavres selon leur poids et leur taille” (55). Une telle “pyramide” pouvait s’élever jusqu’à quatre mètres de hauteur. Au début, le temps de consommation était d’une semaine mais “par la suite, pour un bûcher ayant les mêmes dimensions, deux jours sont suffisants et nous utilisons quatre fois moins d’huile” (56).

Des équipes de S.S. vinrent étudier les méthodes développées à Yanowska, transformé lui aussi en centre de formation “professionnelle”. Par contre, ce même commando “1005” de Yanowska fut aussi déployé sur des sites annexes, tels Jaryczow, Brzuchowic, Dornfeld, Bobrik et constituait une équipe itinérante, rayonnant aux alentours. Certains camps prirent la fonction de centre d’incinération régional. D’après le témoignage de voisins lithuaniens du 9^e fort, de janvier à avril 1944, des camions couverts de bâches y arrivaient quotidiennement, chargés de corps à incinérer, acheminés des camps voisins.

Schlomo Venezia, un survivant du Sonderkommando de Birkenau, a aussi témoigné qu’après l’arrêt de la mise à mort systématique en novembre 1944, “il n’arrivait que des convois de cadavres en provenance des camps extérieurs pour être incinérés au crématoire II”, le dernier encore en fonctionnement.

L’ingénieur Farber, l’un des survivants des brûleurs de cadavres de Ponar, donna une description de la division “scientifique” des tâches appliquées sur ce site (57).

> 52. Wells, *op. cit.*, p. 200.

> 53. *Le Livre Noir*, *op. cit.*, Vol. I, p. 93. Le témoignage de Rudolf Höss, pour la période d’incinération de 1942, reprend aussi le chiffre de 2000, in “Mémoires de Rudolf Höss”, *op. cit.*, p. 120.

> 54. *Le Livre noir*, *op. cit.*, Vol. II, p. 397.

> 55. Wells, *op. cit.*, p. 200.

> 56. *Ibid*, p. 201. Voir aussi Affidavit Szloma Gol, 9 août 1946, D-964 et affidavit Adolf Ruebe qui avait servi au titre de Kriminalsekretar dans le KdS de Biélorussie, 23 octobre 1947, TR. 2- NMT /NO-5498, cités in Raoul Hilberg, *La Destruction...*, *op. cit.*, p. 336.

> 57. *Le Livre noir*, *op. cit.*, Vol. II, pp.395-399.



*Corps d'enfants assassinés
par les Einsatzgruppen
dans le charnier de Ponar
(Archives du Musée
Lohamei Hagbetaot)*

Il distinguait neuf *“spécialisations”*, soit la division du travail en neuf tâches différentes :

- 1° - Ceux qui dressaient le support.
- 2° - Une équipe de terrassiers ou fossoyeurs qui devaient ouvrir les fosses.
- 3° - Une équipe de *“crochets”* munis de crochets métalliques qui sortaient les corps de la fosse.
- 4° - Une équipe de porteurs pour les transporter.
- 5° - Une équipe de dentistes ou arracheurs de dents.
- 6° - Un responsable du combustible, le *“OfenMeister”* qui alimentait le feu en essence et en bois.
- 7° - Un responsable du feu, le *“FeuerMeister”* qui devait veiller à ce que la flamme ne s'éteigne pas.
- 8° - Une équipe de personnes plus âgées et plus faibles pour pilonner les cendres de manière à tout réduire en poudre.
- 9° - Une équipe pour les tamiser à l'aide d'un tamis, pour s'assurer que tout était réduit à sa moindre particule et récupérer les dents en or et les objets de valeurs.

Sur ces lieux, selon un témoin, *“les Allemands conféraient à chaque mise à feu une grande solennité”* (58).

La terminologie et la division des tâches variaient selon les sites mais le principe général d'organisation restait similaire.

Birkenau, mai 1944

A Birkenau, dès l'année 1943, l'incinération avait principalement lieu dans les fours crématoires. Mais durant la période des déportations de Hongrie de mai 1944, des fosses d'incinération leur furent ajoutées afin de permettre l'accélération du processus d'extermination.

> 58. Ibid, p. 397.

→ **OPÉRATION 1005**



Dessin de David Olere - 1945,
Broyage des os (crématoire V, Auschwitz)
(Archives Musée Lohamei Hagbetaot)

Les méthodes utilisées y étaient différentes qu'ailleurs et Filip Müller, rescapé de cinq sélections, en a fait une description détaillée (59).

En plus du système d'incinération dans les fours crématoires, au lieu d'utiliser des bûchers à ciel ouvert, l'Hauptscharführer Moll, le spécialiste de l'élimination des cadavres, ordonna de creuser huit à neuf fosses d'incinération à proximité des crématoires III et IV. **Tous les détails avaient été étudiés et planifiés à l'avance pour que la combustion se fasse dans les fosses mêmes. Leurs fonds avaient été construits suivant une dénivellation qui permettait de récupérer les graisses sécrétées par les corps dans un système de canalisation, afin de pouvoir les reverser pour réactiver la flamme, tout en épargnant du carburant.** Comme l'air ne pouvait pas circuler librement au fond des fosses, il fallait continuellement alimenter le feu de combustible.

La division du travail sur les sites des crématoires III et IV nécessitait deux équipes de 140 hommes qui se relayaient jour et nuit. Ceux-ci étaient divisés en un groupe assigné à débarrasser les vêtements et affaires des victimes et de les charger sur les camions qui les emmenaient vers les entrepôts du Canada. 25 "porteurs" devaient évacuer les cadavres des chambres à gaz vers les fosses. 10 dentistes et coiffeurs arrachaient les dents en or, coupaient les cheveux et vérifiaient qu'il n'y avait pas d'objets de valeur cachés. **Une équipe se chargeait de scier et de poser des poutres de bois au fond des fosses.**

Une autre équipe de "25 porteurs" était chargée de placer les corps les uns sur les autres en trois couches dans le fond des fosses. Une autre était responsable de ramasser du bois et des brindilles dans les forêts des alentours pour attiser la combustion. Une quinzaine de responsables du feu ou "Brandmeister" étaient chargés d'alimenter le combustible et d'entretenir la flamme.

Finalement 35 hommes mais aussi des femmes faisaient partie de la "brigade des cendres" qui rentrait en action une fois la combustion terminée ; elle-même était divisée en deux groupes.

> 59. Voir Filip Müller, *op. cit.*,
p.136-137.

Le premier devait récupérer les cendres au fond des fosses et les transporter; et le second était chargé de les pulvériser en une poudre fine. Une fois la combustion terminée, de l'eau était versée sur le brasier pour refroidir les cendres, ce qui produisait un nuage de fumée blanche et recouvrait le site d'une suie gluante. Les cendres, une fois refroidies, étaient recouvertes de planches de bois, jetées au fond des fosses. Les hommes s'en aidaient pour se tenir debout et les ramasser à la pelle. Malgré les mesures de protection, l'utilisation de gants et de bérêts, ces hommes ne pouvaient éviter les brûlures et les lésions aux yeux qui causaient souvent la cécité. Les lunettes de protection qu'ils furent obligés d'utiliser les aidaient à peine.

Moll perfectionna les méthodes de traitement des cendres. Il ordonna la construction d'une plateforme en béton, près des fosses du crématoire IV sur laquelle elles étaient pulvérisées au pilon, comme le montre un dessin de David Olère (60). Elles étaient alors entassées en tas qui s'élevaient à hauteur de taille humaine. Les os qui n'avaient pas été calcinés étaient triés et rebrûlés une seconde fois dans une autre petite fosse, et comme le reste, pilé et ensuite passé au tamis. A cette époque il n'y avait pas assez de camions pour évacuer cette "montagne géante de cendres" (61). C'est la raison pour laquelle elles furent entreposées et recouvertes temporairement dans des fosses creusées à cet effet, pour être enterrées ou dispersées soit dans des piscines soit dans la Vistule. La majorité des hommes affectés à cette tâche étaient des Juifs de Grèce.

Adaptation de technologies agricoles locales pour l'effacement des traces

> 60. David Olère, "Broyage des os (crématoire IV)", O-2668 Collection Beit Lohamei Hagetaot, Israel, in David Olère, *Witness. Images of Auschwitz, The Ghetto Fighters'House, The Itzhak Katzenelson Holocaust and Jewish Resistance Heritage Museum, Israel, 1998, p. 15.*

> 61. Filip Müller, *op. cit.*, p. 139.

> 62. Raoul Hilberg, *La Destruction...*, *op. cit.*, p. 845.

C'est à Chelmno qu'est signalée pour la première fois l'utilisation d'un dispositif spécial – un moulin à os, *Knochenmühle*. Les os résistants à la calcination et les cendres étaient réduits en poudre à l'aide de cette machine, comme en témoigna Höss après sa visite du site, le 16 septembre 1942. Deux mois auparavant, le 16 juillet 1942, le président du conseil juif du ghetto de Lodz, Chaïm Rumkowski, avait reçu une lettre du chef adjoint de la direction économique allemande, la *Gettoverwaltung*, lui demandant de fournir un moulin à os "actionné à la main ou fonctionnant avec un moteur" car "le *Sonderkommando de Kulmhof s'intéresse à ce broyeur*" (62).

→ **OPÉRATION 1005**



Dessin d'Ella Lieberman, Wienne 1945
(Archives Musée Lohamei Hagbetaot)

Rumkowsky fut incapable de satisfaire à la demande mais quelques mois plus tard Biebow envoya à la Gestapo de Lodz les papiers concernant l'achat d'un moulin de ce genre, fourni par la société Schriver de Hambourg. Biebow demandait à la Gestapo de garder le dossier de transaction pour "certaines raisons" : lui-même ne souhaitait pas le conserver. Blobel avait recommandé une acquisition semblable auprès de la même firme, pour le camp d'Auschwitz (63).

Selon Wells, membre de la "brigade de la mort" du camp de Yanowska, une broyeuse y était aussi utilisée pour pulvériser les os. Ce dernier donna la description "d'une bétonnière actionnée par un moteur Diesel. A l'intérieur se trouvent de grosses billes d'acier qui broient les os. Au fond, un tamis ne laisse passer que la poussière la plus fine et retient les fragments les plus gros qui sont remis dans la broyeuse. Ce qui sort de la machine est ensuite dispersé dans les champs voisins" (64).

Son débit était très lent et les pannes très nombreuses. "Chaque matin, nous passons plusieurs heures à la mettre en marche et, une fois, il nous faudra une journée entière" (65). Elle doit fonctionner de cinq heures du matin à neuf heures du soir pour suivre le rythme de travail des autres membres de l'opération. Ces nombreuses pannes expliquent peut-être pourquoi sur d'autres sites on se contenta d'une technologie plus primitive mais plus fiable : la force de travail gratuite et illimitée des prisonniers, l'outil humain.

Une broyeuse de ce type était aussi utilisée à Belzec selon le témoignage de Rudolf Reder, le seul survivant du camp (66). L'opération d'incinération des cadavres n'y débuta qu'après son évasion, en novembre 1942 ; il n'en fut donc pas témoin. Mais selon lui, une broyeuse à os perfectionnée par un prisonnier du camp de Yanowska, un dénommé Spilke, fut transférée à Belzec avec son inventeur, pour accélérer l'opération d'élimination des traces. Spilke dont Reder reçut l'information en personne aurait aussi réussi à s'enfuir de Belzec et était rentré en Hongrie à la fin de la guerre.

> 63. TR.2 - NMT/NO-4467.

> 64. Wells, *op. cit.*, p. 215.

> 65. *Ibid.*

> 66. Rudolf Reder, *Belzec, Fundacja Judaica w Krakowie, Musée d'Etat d'Oswiecim, Cracovie, 1999, pp. 142-143.*

Actuellement, plusieurs recherches sont en cours quant à l'utilisation de machines agricoles, des trieuses, utilisées dans le camp de Belzec pour séparer les résidus et la poudre. Ces machines avaient été empruntées aux paysans des alentours et rendues à leurs propriétaires, à la fermeture du camp, selon les témoignages de nombreux habitants du village encore vivants aujourd'hui.

Sur tous ces sites dont l'activité devait rester secrète, les nazis doublèrent les mesures de sécurité et de surveillance. Les engagés volontaires des forces auxiliaires locales, Ukrainiens, Lettons, Estoniens, considérés trop bavards, n'assuraient que le cordon de sécurité extérieur. A l'intérieur du site, n'étaient autorisés que des Allemands du Sipo/S.D. et les forces de police de la Schupo ou de la OrPo. Les détenus juifs travaillaient au pas de course, parfois enchaînés pendant la journée pour empêcher les évasions, notamment à Kiev, Ponar et Kovno, et ils étaient mis aux fers aussi pour la nuit.

A Ponar, 60 gardes surveillaient 80 travailleurs (67). Wells signale le rapport d'un gardien par détenu ou presque à Yanovska : *"Nous sommes quarante deux et, pour nous garder, il y a quarante Schupos armés de mitraillettes; tous ont le doigt sur la gâchette"* (68).

Pour augmenter l'efficacité des équipes spéciales, leurs effectifs devaient rester relativement stables. Leurs conditions de logement et d'hygiène étaient déficientes ; par contre, la nourriture pouvait être meilleure que l'habituel des détenus des camps, pour entretenir leur force physique et assurer le rendement de ces condamnés à mort en sursis. Wells et les évadés du 9^e fort ont rapporté que du tabac et de l'eau de vie leur avaient été distribués à cet effet. Aucun d'eux ne devait survivre. Au cours de son procès, Blobel nia l'exploitation de détenus ainsi que leur mise à mort, une fois les travaux finis, pour ne pas être accusé de crimes supplémentaires.

> 67. *Le Livre Noir, op. cit., Vol. II, pp.398-399.*

> 68. *Wells, op. cit., p. 166.*

→ **OPÉRATION 1005**

De nombreuses évasions

Les nazis berçaient les détenus de promesses de survie ; mais l'incertitude sur le sort des victimes une fois écartée, un nombre relativement élevé d'évasions survinrent dont celle de Wells à Yanowska. Soixante quatre détenus s'évadèrent du neuvième fort près de Kovno dans la nuit du 25 au 26 décembre 1943.

A Ponar, sept mois de labeur avaient laissé aux prisonniers le temps de creuser un tunnel souterrain par lequel quarante d'entre eux prirent la fuite dans la nuit du 15 avril 1944, parmi lesquels quinze survécurent. A Babi Yar, un groupe de vingt cinq détenus réussit à s'évader dans la nuit du 29 septembre 1943 dont quinze survécurent. A Bialystok, quarante trois détenus s'évadèrent le 13 juillet 1944 dont onze virent la Libération.

Les révoltes de Tréblinka, Sobibor et du Sonderkommando d'Auschwitz s'y ajoutant, on peut en conclure qu'une fois le doute sur la dualité "*du travail dans l'Est*" levé et détenant l'information, les Juifs tentèrent l'impossible pour s'évader, et cela malgré la garde doublement renforcée et le fait que souvent les prisonniers étaient enchaînés. La division des tâches qui nécessitait la coordination et la synchronisation des gestes des détenus, entretenaient un esprit de corps et de solidarité, mis à profit pour l'organisation d'évasions.

**Un secret impossible
à préserver**

Malgré les précautions prises pour garder le secret, l'opération ne pouvait passer inaperçue. Avant les évasions elles-mêmes, l'odeur se répandait autour des camps et les brasiers qui éclairaient les nuits des lieux à la ronde colportaient le secret. Höss lui-même rapportait que: "*lorsque le temps était mauvais et le vent trop fort, l'odeur se répandait à des kilomètres à la ronde et toute la population commençait à parler de l'incinération des Juifs, en dépit de la propagande contraire du Parti et des organes administratifs*" (69).

> 69. "Mémoires de Rudolf Höss", op. cit., p. 126.

La défense aérienne se plaignait aussi des feux qui éclairaient les nuits et faisaient des usines d'Auschwitz une cible facilement repérable par les avions alliés. Un médecin de Tomaszow a témoigné à la Libération que les odeurs pestilentielles et les fumées autour du camp de Belzec se propageaient jusqu'à neuf kilomètres à la ronde et provoquaient des maux de tête, des nausées, des évanouissements, de l'anémie et des crises d'asthme. Les conducteurs des trains réguliers prévenaient les passagers de fermer les fenêtres des wagons à proximité du camp pour éviter l'odeur. Cette information ainsi que la nature du camp ont été publiées jusque dans la presse clandestine du ghetto de Varsovie (70).

Déploiement des "Kommandos 1005"

Dans son témoignage, Blobel ne mentionna que deux sites sur lesquels il reconnaît avoir déployé son activité : ceux de Kiev et d'Estonie (mai-juin 1944) (71). D'après ses dires, après son séjour à Kiev, il rentra à Berlin faire son rapport sur la situation du front et l'état de sa mission. Müller l'envoya alors en Estonie où il passa ses ordres à l'Oberführer-S.S. Achamer-Pifrader (Kommandeur du Sipo/S.D, KdS de la Lettonie, soit un grade au-dessous des BdS), ainsi qu'à l'Obergruppenführer Jeckeln, devenu chef suprême de la SS et de la Police de l'Ostland (Pays Baltes). Blobel se souvint qu'en mai ou juin 1944: "...les incinérations eurent lieu dans les alentours de Riga et de Reval. J'étais présent aux incinérations à Reval, mais les fosses y étaient plus petites et contenaient de 20 à 30 corps. Les fosses se trouvaient à vingt ou trente kilomètres à l'est de la ville, dans une zone de marécages et je pense que 4 à 5 de ces fosses furent réouvertes et les corps brûlés" (72).

L'étude de Spector suit le parcours de Blobel et reconstitue, partiellement au moins, la mise en place des différentes équipes spéciales établies sous sa supervision, par recoupement de sources et de témoignages de témoins allemands, polonais et russes (73). Elle permet aussi d'évaluer l'étendue de son activité, qui va bien au-delà de ce qu'il a divulgué à son procès.

> 70. *Témoignage devant la commission d'enquête polonaise en 1945, du Docteur Janusz Peter "Kordian", "Belzec under the occupation", in J.Peter(ed.), Tomaszowskie za Okupacj, Tomaszow Lubelski, 1991 et "Yediot", no. 11, le 18 juillet 1942, in Israel Shaham (ed.), La Presse clandestine juive de Varsovie, vol. 6, Yad Vashem, Jérusalem, 1997, p. 514 (en hébreu).*

> 71. *Affidavit Blobel, NO-3947.*

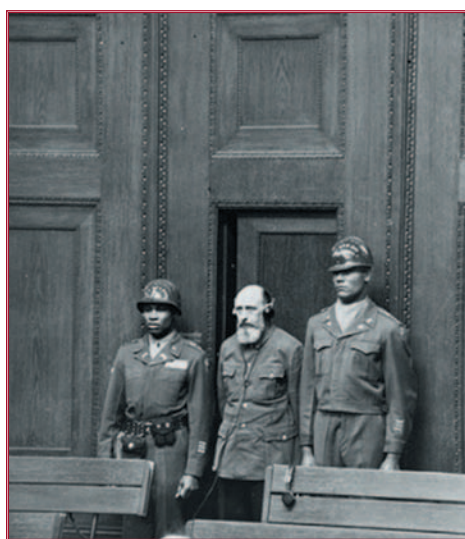
> 72. *Ibid.*

> 73. *L'étude de Schmuël Spector, op. cit., semble motivée par la volonté d'établir le nombre des victimes incinérées, enquête apparemment impossible, suite à la nature même de la mission de Blobel.*

→ **OPÉRATION 1005**

À Yanowska, l'opération débuta en début juin 1943 sous le commandement de Shallock et de son adjoint, le Hauptsturmführer Rauch, tous deux membres du personnel du Sipo/S.D. de Lvov. Ils reçurent le renfort de quatre vingt policiers du vingt-troisième 23^e bataillon de réserve de la OrPo.

Pour l'Ukraine, deux commandos spéciaux furent mis sur pied, sous le commandement du Sturmbannführer, Hans Sohns. Le premier Sonderkommando 1005A, sous les ordres du Sturmbannführer Baumann, comprenait de huit à dix membres des Sipo/S.D. et trente policiers allemands. De la mi-août 1943 à la mi-novembre 1943, on peut suivre leurs traces de Babi Yar à Berdichev et Bielaia-Zerkov. En janvier 1944, ils poursuivirent leur lancée sur Uman et, de retour à Lvov ; ils partirent ensuite se reposer à Zakapane et Krinitzé. Ils repartirent en février 44 en destination de Kamanetz-Podolsk, puis en mai de la même année vers Zamoscz. Plus tard, à Lodz, ils participèrent à la liquidation du ghetto.



*Bobel entre deux gardiens
lors de son procès à Nuremberg*

Le second Sonderkommando, 1005B, sous la direction de l'Hauptsturmführer de la S.S. Fritz Zietlow, opéra avec l'aide de quatre à cinq membres des Sipo/S.D. et de quarante à cinquante policiers allemands. Ils se trouvaient à Babi Yar, à l'automne 1943, ensuite à Dniepropetrovsk et Krivoy-Rog et à Nikolaiev, en novembre 1943. En janvier 1944, ils poussèrent jusqu'à Volkresenskoe, près de Nikolaiev. Ensuite, ils partirent rejoindre la première équipe, en congé à Zakopane et Krinitzé. Envoyés à Riga le 9 avril 1944, ils s'installèrent près du camp de Salaspils. Ils opérèrent à Pogulianska près de Daugavpils et au camp de Klooga en Lettonie.

En Biélorussie, deux kommandos "1005" furent créés. Ehrlinger, chef de la S.S. et de la Police de Biélorussie à l'été 1943, témoigna après la guerre des visites fréquentes de Blobel dans la partie Est de la Biélorussie, sur les sites d'opération des Sonderkommandos 7a, 7b et des Einsatzkommandos 8 et 9 de l'Einsatzgruppe B. Le premier des deux kommandos opéra sous la direction du Dr. Seekel (ancien officier de l'Einsatzkommando 8) dans la région d'Omel, près des villages d'Ozarichi et Rogachev, du 4 au 20 octobre 1943.

Le 26 octobre 1943, il se trouvait à Mogilev, près des villages de Pashkovich et Pulkovich, puis ensuite à Bobruisk et Vitebsk (près d'Orsha et Borisov), en fin 1943-début 1944.

Le second Sonderkommando 1005 Mitte (central) opéra en octobre 1943 dans la partie Ouest de la Biélorussie, sous la direction temporaire de Harder, l'adjoint personnel de Blobel, qui prit en charge les travaux en attendant de trouver un candidat consentant. Remplacé par le D^r Seekel en novembre et ensuite par Max Krahnert le 7 décembre, le kommando disposa du personnel du Sipo/S.D. de Minsk, de 4 à 5 traducteurs et de 30 policiers du 9^e bataillon de police motorisée, sous la direction de O. Goldapp.

La garde composée d'engagés volontaires auxiliaires locaux, des Hiwis (Hilfwilige) fut remplacée par 40 VolkDeutsche, originaires de Hongrie et de Roumanie. Ils opérèrent à Maly-Trostinez, site d'extermination dans la vicinity de Minsk, du 27 octobre au 15 décembre 1943, où Blobel fit apparemment deux visites. Entre le 16 et 22 décembre 1943, ce second commando se trouvait à Molodechno. L'unité reçut un congé pour Noël et reprit ses fonctions à Smolevichi, du 17 au 26 janvier 1944.

Elle poursuivit ensuite au nord de Minsk le 2 février 1944 et ensuite à Bruisk, Pinsk, Kartoz-Berza, Drohychin, Yanow et Horodetz, pour être transférés à Lomza, fin mai 1944. Une partie de ce commando opéra à Pinsk en avril 1944, conjointement avec le Second Corps de l'Armée allemande. Il continua sur Kobrin, du 31 mai au 24 juin, et Slonim du 25 juin au 5 juillet. Le 15 juillet, il rejoignit l'équipe envoyée à Lomza, pour y séjourner jusqu'à la mi-août, et transféré ensuite à Lodz, il participa à la liquidation du ghetto.

Dans les Pays baltes, Blobel s'attaqua à sa tâche en Lituanie en commençant par Ponar, en septembre 1943. A Kovno, les opérations au 9^e fort débutèrent aussi en septembre 1943 et à Popegen (30 km au nord de Tilsit) en novembre 1943, sous la direction de Wilhelm Gerke, un officier du S.D. détaché de Berlin. Le Sonderkommando 1005B, transféré d'Ukraine à Riga, opéra en Lettonie. Les opérations se poursuivirent en Estonie, en mai-juin 1944. Au camp de Klooga, les nazis n'eurent pas le temps de mener à bout leur tâche et les Soviétiques prirent des photos des charniers qu'ils découvrirent sur les lieux.

➔ **OPÉRATION 1005**

Harder, l'adjoint de Blobel fit son apparition au district de Byalistok, en début mai 1944. Il y forma une équipe dirigée par Waldemar Macholl, avec du personnel recruté au bureau du Sipo/S.D. local, aidé de cinquante à soixante policiers de la gendarmerie mobile. Ils opérèrent à Augustow, Grodno, Skidel et Grabowka (Byalistok). **Onze survivants des quarante trois évadés témoignèrent après la guerre au procès Macholl.**

Des équipes établies par Blobel éliminèrent des fosses communes de prisonniers de guerre soviétiques à Borki, dans la région de Lublin, incinérèrent les Polonais tués pendant la révolte de Varsovie en août 1944 et opérèrent en Prusse occidentale. Elles déployèrent leurs activités en Yougoslavie et en Allemagne même, après le bombardement de Dresde par les forces alliées. Eichmann avait proposé d'élargir l'opération à la Hongrie mais il se heurta au refus du général de la S.S. Winkelmann. **A la Libération, Blobel n'avait accompli qu'une partie de sa mission à cause de la rapidité de l'avancée du front russe.**

**Liste partielle des officiers
de la S.S à la tête
des Sonderkommandos "1005"**

> Paul Blobel	Commandant du 1005
> Karl-Arthur Harder	Adjoint de Blobel
> Hans-Fritz Sohns	Commandant de l'opération en Ukraine
> Walter Schallock	Commandant de l'opération à Yanowska
> Rauch	Adjoint de Schallock
> Baumann	Commandant du Sonderkommando 1005A en Ukraine
> Fritz Zietlow	Commandant du Sonderkommando 1005B en Ukraine
> Dr. Friedrich Seekel	Commandant du Sonderkommando 1005 en Biélorussie (<i>Est</i>)

→ **OPÉRATION 1005**

D'après Ayala (Aya) Ben Naftali, la demande en force de travail, à ce stade, était peu probable à cause de la percée des armées soviétiques et la proximité du front (76). Les nazis démantelaient alors leurs usines et tuaient sur place ou déportaient leurs prisonniers vers les camps de concentration, à l'intérieur de l'Allemagne. Son interprétation qui recoupe celle de Serge Klarsfeld, penche plutôt vers les mesures de représailles, comme raison à la déportation de ce convoi. Mais les représailles, pour atteindre leur effet psychologique, devaient être rendues publiques. Or la destination de ce convoi est restée secrète et inconnue, jusqu'à la fin de la guerre.

Le groupe détaché du convoi à Kovno fut envoyé au neuvième fort et les inscriptions retrouvées après la guerre sur les murs des cellules ainsi qu'un survivant lithuanien témoigne de leur passage. Ce groupe fut apparemment à nouveau divisé en deux dont l'un resta au fort et l'autre, après un court séjour, fut envoyé au camp de travaux forcés de Pravieniskes, situé à sept kilomètres à l'est de Kovno. Exploités au déboisement et à l'extraction de la tourbe jusqu'à épuisement total, les derniers survivants de ce commando furent tous exécutés à l'approche des armées soviétiques.

Quant au groupe dirigé vers Reval, une partie fut employée au travail sur un champ d'aviation à proximité de la ville. A deux reprises, selon les témoignages des survivants, deux groupes de soixante prisonniers auraient été exclus sous le prétexte de travail dans les forêts et acheminés vers une destination inconnue. La possibilité qu'ils aient été assignés à l'incinération des cadavres à Reval et à Riga n'est pas à exclure.

Mais, il reste encore à expliquer pourquoi avoir fait venir un convoi de France, quand il restait encore suffisamment de main d'oeuvre juive exploitable parmi les derniers survivants des ghettos-camps de concentration et leurs annexes de Kovno, Shiauliai et Vilno, qui ne seront totalement démantelés qu'en juillet 1944. L'évasion des hommes du 9^e fort est à prendre en considération. Fin octobre 1943, une équipe spéciale fut assemblée au 9^e fort à Kovno pour exhumer et brûler les cadavres.

> 76. Ayala Ben Naftali, *The Ninth Fort 1941-1944. The History of the Execution Site, DEA sous la direction de Dina Porat, Tel-Aviv University, 1997, pp. 150-152 (hébreu).*

Pendant les deux mois de travail jusqu'à leur évasion, dans la nuit du 25 au 26 décembre 1943, ils ouvrirent quatre fosses et demie des quatorze du site. Onze survivants du groupe des soixante quatre évadés du neuvième Fort signèrent un procès-verbal, à Kovno le 26 décembre 1943, donnant la description de l'opération 0.

Trente sept des 64 fugitifs furent appréhendés et fusillés le lendemain même de l'évasion mais le reste réussit à se cacher, malgré l'état d'alerte générale et les poursuites engagées à leurs trousses, par toutes les polices des alentours. Dix neuf des évadés trouvèrent refuge dans le ghetto de Kovno et par la suite réussirent à rejoindre les partisans dans les forêts, avec l'aide de l'organisation de résistance juive et de sympathisants lithuaniens. Les prisonniers politiques non-juifs trouvèrent refuge auprès de leurs familles. Les nazis soupçonnaient ces complicités et des brûleurs de cadavres en cavale étaient de mauvais augure. Ils divulguaient le secret et mettaient la population civile en état d'alerte, ce qui risquait d'inciter à l'insoumission.

Après l'évasion, l'office de l'emploi du ghetto (Arbeitsamt) soumit au conseil juif la demande de fournir un contingent de 52 jeunes pour une période de deux à trois mois de travail, à l'extérieur du ghetto. D'après Avraham Golob (Tory), secrétaire du conseil de Kovno, dont les membres étaient parmi les seuls à connaître les détails de l'évasion en dehors des chefs de la résistance locale, ils comprirent que ces jeunes seraient destinés à remplacer les fugitifs du 9^e fort (78). Le conseil refusa d'obtempérer à la demande et les nazis n'insistèrent pas. Ils allèrent chercher ailleurs, dans les camps des alentours. Une nouvelle équipe de brûleurs de cadavres fut constituée mais exécutée soudainement, en avril 1944 (79). Les nazis devaient donc à nouveau former un Sonderkommando. Des prisonniers venus de loin, complètement désorientés par le voyage et sous le choc des conditions carcérales draconiennes locales, seraient moins tentés de s'évader que des Juifs avertis des environs. Ils ne connaissaient pas les lieux et la langue du pays, n'avaient aucun contact au sein de la population locale donc ne pourraient bénéficier d'aucune complicité extérieure, en cas d'évasion. Même s'ils s'échappaient, leurs chances de survie étaient minimes.

> 77. *Le Livre Noir, op. cit., Vol. II, pp. 168-170.*

> 78. Avraham Golob (Tory), "HaBricha Min HaFort HaTchibi", in *Yediot Beit Lohamei Hagetaot Al Shem Yitzhak Kaznelzon LeMoreshet UaShoah VeHaMered*, no. 18-19, avril 1957, p. 89 (hébreu).

> 79. Leib Garfunkel, membre du conseil juif du ghetto de Kovno fut interné et torturé au 9^{ème} Fort, au début du mois d'avril 1944. C'est pendant son incarcération que les hommes des corvées spéciales du Fort furent exécutés, pour tentative d'évasion ou de rébellion, voir son témoignage in L. Garfunkel, *The Destruction of Kovno's Jewry, Yad Vashem, Jérusalem, 1959, pp. 185-189 (hébreu).*

→ **OPÉRATION 1005**

Le 9^e fort, à partir de la fin du mois d'avril 1944, en revint à sa fonction carcérale initiale et les exécutions de prisonniers y cessèrent. Mais l'incinération des corps s'y poursuivit et à partir de cette date, le site devint un centre de crémation régional. Une équipe spéciale y fut donc maintenue.

Une des inscriptions en yiddisch retrouvée sur les murs des cellules prouve que l'incinération s'y poursuivait encore dans le courant du mois de juillet : "Hirsch Burstein, arrivé le 7 juillet 1944. Nous brûlons les cadavres et attendons la mort. Frères, vengez-nous ! Nous mourrons courageusement pour le peuple juif" (80).

À la date du 10 juillet, il y avait encore des Français en vie au 9^e fort. Mais à la Libération, trois semaines plus tard, le premier août 1944, aucun d'entre eux n'avait survécu. Avaient-ils souffert le calvaire des brûleurs de cadavres que les nazis maintinrent en vie jusqu'à la dernière minute mais qu'ils assassinèrent juste avant leur retraite ?

Blobel continua sa mission au poste de commande de l'Opération "1005" jusqu'en fin 1944, et fut muté, avec d'autres membres des commandos de l'Opération "1005", à la tête d'une unité destinée à la lutte anti-partisane, "Iltis" en Carinthie/Yougoslavie, qu'il n'atteignit jamais pour raison de santé. Il se déclara enfin vaincu par la maladie et alla se faire soigner en sanatorium, à Marburg-sur-Drau. Il fut arrêté le 8 mai 1945 par les Américains à Rastadt. La victoire alliée avait mit fin à la marche folle d'un des serviteurs zélés du régime, de celui qui, avec quelques autres, incarnait la pathologie mortifère du nazisme.

D'homme ordinaire par temps extraordinaires, Blobel s'était porté volontaire et, par choix et conviction idéologique, s'était transformé en bourreau puis en technicien de la mort. L'histoire de l'Opération "1005" rappelle que la négation nazie ne consistait pas seulement en des mots ; il y eut des millions de morts Juifs auxquels on a nié toute existence et dignité, en éradiquant de terre jusqu'à leur dernière trace.

> 80. Alex Faitelson, *Courage dans la Tourmente en Lituanie, 1941-1945. Mémoires du ghetto de Kovno*, préface de Simone Veil, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 382.

Père Patrick Desbois et Levana Frenk

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Décembre 2003
ISSN : 1762-360 X

Directeur de la publication

Marc Knobel

Comité éditorial

Roger Benarrosh,
Yves Chevalier,
Alain Chouraqui,
Elisabeth Cohen-Tannoudji,
Roger Cukierman,
Patrick Desbois,
Simon Epstein,
Nelly Hansson,
Serge Klarsfeld,
Joël Kotek,
Dominique Laury,
Edith Lenczner,
Anne Lifshitz-Krams,
Éric Marty,
Haïm Musicant,
Richard Prasquier,
Georges-Élia Sarfati,
Richard Sebban,
Pierre-André Taguieff,
Jacques Tarnéro,
Yves Ternon,
Nicolas Weil,
Clément Weill-Raynal,
Michel Zaoui,
Joseph Zrihen.

Conception & Infographie

Pascal & Paul Silvéra

Crédit Photos

Beit Lohamei Hagetaot (Israël)
Circ

Impression

RDS Publicité

→ **L'OBSERVATOIRE
DES MÉDIAS
DU CRIF**

Réalisation : RDS Publicité / TÉL. : 01 44 73 07 38

39, RUE BROCA 75005 PARIS
SITE WEB : WWW.CRIF.ORG • EMAIL : INFOCRIF@CRIF.ORG

Crif